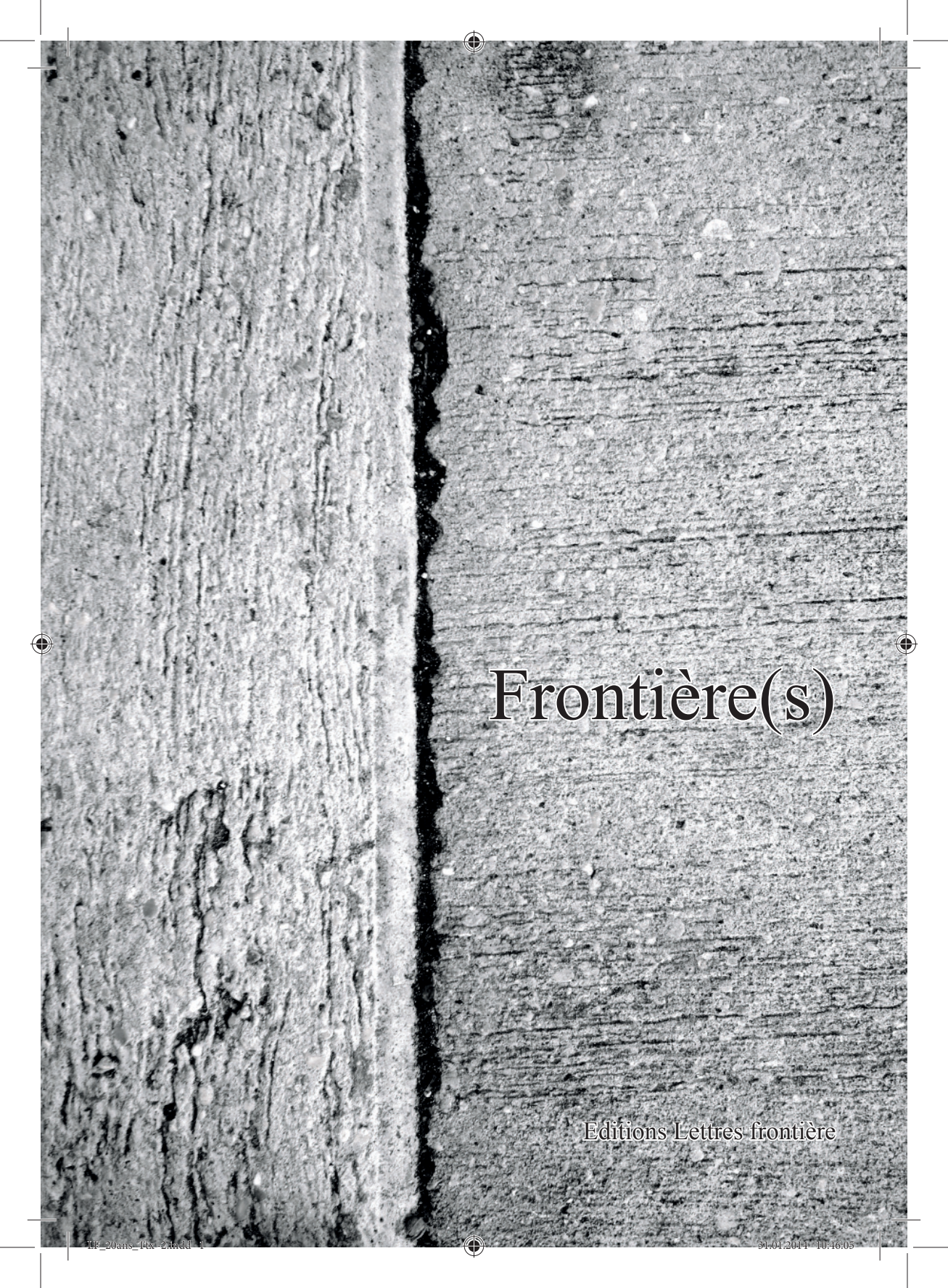




Frontière(s)

Editions Lettres frontière



Frontière(s)

37 voix pour les 20 ans
d'un projet littéraire transfrontalier

Editions Lettres frontière



Réalisation
Jannick Gauthier - Catherine Navarro - Claude Portmann



Editions Lettres frontière, 2013
ISBN 2-9547084-0-9
Bat. Espace Lémanique - 112, rue Ada Byron - Archamps Technopole
F-74160 ARCHAMPS

Adresse postale Suisse : CP 510 CH-1211 - GENEVE 12

www.lettresfrontiere.net





A l'occasion des 20 ans de Lettres frontière, trente sept auteurs sélectionnés au cours de toutes ces années, se sont prêtés au jeu de s'exprimer sur leur perception de la notion de frontière.

Qu'est-ce que la frontière, à quoi ça sert une frontière ?

Pour rendre compte de ce thème, d'une façon naturelle et sans concertation, toutes les formes littéraires sont ici présentes : essai, nouvelle, théâtre, conte, poésie, abécédaire, parfois de façon légère, parfois de façon plus grave.

Sont évoquées bien sûr les frontières géographiques puisque ce sont les premières auxquelles on pense quand on entend ce mot, mais aussi les frontières corporelles, linguistiques, raciales, religieuses, sociales, symboliques et bien d'autres.

La frontière, elle est aussi entre le bonheur et le malheur, la solitude et l'amour, le jour et la nuit, l'enfance et l'âge adulte, le réel et l'utopie, le dedans et le dehors... Il y a les frontières interdites, les frontières fermées, les frontières ouvertes, les frontières légères ou impalpables... Il y a des frontières qui nous incitent à la transgression et certains auteurs nous invitent à oser les franchir, aller vers l'inconnu, le nouveau, l'utopie. Suivons-les sur ce chemin et qu'à l'image de notre emblème, nous puissions effacer les frontières qui séparent, les frontières de haine et d'incompréhension afin que la littérature soit un chemin de tolérance et d'amour.

Au croisement de ressentis multiples, représentant la diversité de notre champ littéraire, ce recueil constitue un récit choral, vrai bonheur de lecture.

Marie Chataignon
Présidente de Lettres frontière





Michel Arrivé - **Propos frontaliers, en hommage à la mémoire d'un illustre frontalier : FERDINAND DE SAUSSURE**

On célèbre cette année le centième anniversaire de la mort de Ferdinand de Saussure, survenue le 22 février 1913, au château de Vufflens, à deux pas de Genève. Oh ! rien de vraiment spectaculaire dans cette célébration : quelques numéros de revues, souvent assez confidentielles. Des colloques, des congrès, au Brésil, en Corée, j'en oublie sans doute, et, bien sûr, à Genève, la ville où il est né, le 26 novembre 1857 : une partie importante du Congrès International des Linguistes y a été consacrée, en juillet 2013, à « Saussure et son héritage ». Mais cette relative discrétion n'aurait point déplu, sans doute, au linguiste, qui n'a jamais cherché les apparences de la notoriété : il pensait sans doute, mieux : il savait, que ses travaux lui en accordaient la réalité. Frontalier, Ferdinand de Saussure ? À coup sûr, et de quelque façon qu'on envisage cette qualification. Sa famille est d'origine française, précisément lorraine, comme l'indique son nom, forme ancienne de la petite ville lorraine de Saulxures. Installée à Genève, la famille s'illustre dès le début du XVIII^e siècle : point de génération qui ne comporte au moins un grand savant, comme on disait à l'époque, de Nicolas (1709-1790), agronome de renom et collaborateur de l'Encyclopédie jusqu'à Raymond (1894-1971), fils de Ferdinand, freudien de talent et introducteur en Suisse de la psychanalyse.

Je ne cite que pour mémoire celui des Saussure qui, aujourd'hui encore, reste le principal concurrent en notoriété de son arrière-petit-fils : j'entends l'illustre Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), qui fit, en 1787, la première ascension à visée scientifique du mont Blanc.

Ferdinand de Saussure se souciait peu des frontières artificielles des états. Dès l'âge de 19 ans, il part pour Leipzig suivre les enseignements des grands spécialistes allemands de l'indo-européen. Bientôt, il les surprend, en publiant, à 22 ans tout juste sonnés, son Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Car cet ouvrage met en cause les méthodes strictement historiques des savants allemands : dès le titre du livre s'introduit la notion fondamentale de système, qui éclaire le fonctionnement des sons distinctifs, en indo-européen comme en toute autre langue. Nouveau passage de frontière en automne 1880. C'est à Paris, cette fois, que s'installe Saussure. Il y restera jusqu'en 1891, étudiant, puis, presque aussitôt, enseignant, à l'École Pratique des Hautes Études. A-t-il rencontré à Paris son quasi-contemporain Sigmund Freud, au cours de l'hiver 1885-1886 ?

Nul ne le sait, et, si elle a eu lieu, la rencontre n'a laissé aucune trace. Mais Saussure fréquente les professeurs du Collège de France – il s'en fallut de peu qu'il n'y fût nommé –, par exemple Bréal et Renan, et ses collègues de l'EPHE, notamment Jean Psichari, grand défenseur de sa langue maternelle, le grec démotique. Saussure revient à Genève en 1891. C'est à l'Université de cette ville qu'il donne, de janvier 1908 à juillet 1911, son « Cours de linguistique générale », qui sera publié,

par les soins de ses anciens élèves Charles Bally et Albert Sechehayé, dès 1916, trois ans après sa mort.

La notion de frontière est de celles qui déterminent l'intérêt de Saussure. Qu'on se rassure : je ne parlerai pas des « frontières de syllabes » ni des « frontières morphologiques », sujets tout de même trop austères. Simplement des frontières linguistiques. On peut les prendre en deux sens. D'abord celles qui séparent deux territoires différents. Elles ne se confondent pas avec les frontières des états. C'est le temps qui les fait apparaître, en déterminant, lentement, très lentement des évolutions différentes selon les lieux. Après, souvent longtemps après, se constituent les frontières des états, fréquemment différentes de celles des parlers.

Mais il y a aussi les frontières qui séparent entre elles les langues, les langues prises pour ce qu'elles sont, dans la lignée de Saussure : des « systèmes de signes » organisés, chacun, de façon absolument spécifique. Ici la frontière est infranchissable. Qu'on pense, par exemple, à la notion qui nous est si familière, à nous, francophones, de « genre grammatical ». La répartition qu'elle nous impose entre « noms masculins » et « noms féminins », si arbitraire qu'elle puisse être dans certains cas, nous paraît naturelle, évidente, nécessaire. Nous serions presque tentés de la croire universelle. Elle ne l'est pas : de nombreuses langues l'ignorent complètement, d'autres ajoutent un « neutre » aux deux genres qui nous sont familiers. Certaines autres, notamment africaines et asiatiques, connaissent des genres très nombreux (une dizaine, une vingtaine, parfois plus encore), souvent appelés « classes ». Ainsi fonctionnent les langues : elles segmentent le réel suivant les frontières qui leur sont propres. C'est ce que Saussure continue à nous enseigner.

Professeur émérite à l'Université de Paris Ouest Nanterre, Michel Arrivé s'intéresse à l'histoire de la linguistique au XX^{ème} siècle ainsi qu'aux relations entre langage et inconscient. Spécialiste d'Alfred Jarry, il l'a édité dans la Bibliothèque de la Pléiade et lui a consacré deux livres.

14^e sélection, 2007 - Rhône-Alpes - Une très vieille petite fille - Champ Vallon

Dernière parution - L'Homme qui achetait les rêves - Champ Vallon, 2012

La frontière, c'est ma peau. Et même un peu au-delà. Mon aura. Elle me contient. La chair pousse contre cette enveloppe qui lui donne forme, sans laquelle elle bourgeonnerait, déborderait sans frein, se répandrait. C'est mon contour, la limite de mon expansion territoriale. Je suis parvenu jusque-là, je n'irai pas plus loin, quand bien même le dessin ne m'en semble pas entièrement satisfaisant, m'apparaît frustrant, inachevé, ne correspondant pas à l'idée que je me fais de mon identité. Je m'en contente. Je fais avec. C'en est fini des conquêtes, des aventures, des ambitions. Je me repose dans ce que j'ai. A l'intérieur, je vaque aux affaires courantes : le sang pulse, les os, les muscles accomplissent leur travail de mécanique, les organes fonctionnent, les cellules se multiplient, se remplacent, le cerveau commande. Les dispositifs de régulation automatique assurent la maintenance de l'ensemble. Le monde extérieur glisse à ma surface. Je glisse dans le monde. L'air m'effleure, soulève les cheveux, les poils. Cela se passe sans douleur. L'homme est dans l'air comme un poisson dans l'eau, à ce que l'on dit. Qu'on imagine une truite, sa peau luisante, son corps souple, à son aise dans le courant. Je suis dans mon élément. Cependant, un rien, et l'équilibre se rompt. L'écorce des pins me râpe, les épines des roses m'inoculent leur venin. Les odeurs s'insinuent, me pénètrent. Ma fragile frontière est poreuse, laisse monter jusqu'à mon cerveau les vapeurs toxiques, les fumets issus des bouches et des peaux ennemies. Je suis en danger d'invasion. Tout m'agresse. Me menace. Les détecteurs s'affolent. Mon réseau de balises, écoutes, signaux, donne l'alarme. Des intrus s'avancent dans mon domaine, respirent mon air, occupent mon espace vital. Prétendent me déloger de là où je suis. Me considèrent de haut. Me tiennent pour rien, quantité négligeable. Leurs bouches lâchent des projectiles qui m'entament, ruinent mes défenses, leurs yeux froids m'anéantissent. Je me recroqueville. Je suis un empire en déroute qui s'effrite sous la poussée barbare. Des akrites résistent encore, dans mes lointaines provinces, mais l'ennemi est aux portes de ma citadelle. Je fais ce que font tous les vaincus. Je me cache, je me rends invisible. Je prends l'allure de tout le monde. Je me fonde dans la multitude. Ma peau devient un masque, une pure apparence. Je m'échappe. Il y a toujours quelque trou à rat, quelque passe, quelque crête inaccessible, par où, misérable et tremblant, on peut déjouer les poursuites, s'évader de la nasse dans laquelle on s'est fait piéger. Je suis ailleurs, déjà, non pas dans cette peau où l'on prétend m'enfermer, dans ce sac à figure humaine dûment étiqueté, mais au-delà, en-deçà, à côté, je vagabonde hors du périmètre qui m'est imposé. Je jongle, je joue. Je quitte en douce le territoire, j'y reviens. On ne s'aperçoit même pas de mon absence. Je triche. Je suis un tricheur. Un transfuge. Un clandestin. Je saute le mur à volonté. Jamais bien à ma place. En déséquilibre. Toujours de l'autre côté, à regarder ceux d'en face. Je vis sur un fil, je bascule. J'aime cette existence, tout en faux-pas, en virevolte. Je détesterais être

rangé dans une case, avec assignation à résidence, sabir obligatoire, fiche anthropométrique, âge, couleur, sexe et orthographe ad hoc, et tout autant l'abolition des frontières, la monnaie unique, le grand mélange, l'universelle transparence. Franchir, se perdre, bafouiller, palper, au fond de la poche, des effigies mystérieuses, se heurter à des visages muets comme des énigmes. Il me faut la frontière, pour passer outre, des recoins, pour conspirer, des bas-fonds, des poches de résistance, des rivaux, des ennemis, toute cette agitation qui fait que les limites se gondolent, se déforment, contournent des aspérités impossibles à lisser, suivent des fleuves et des reliefs, plutôt que de se laisser tracer à la règle sur une carte blanche. Et la guerre, parfois. Tout, plutôt que la monotonie. Je suis dans l'attente. Je ne sais ce que me veut celui qui passe, ou plutôt, ce qu'il ne me veut pas, le flâneur qui se détourne, le dédaigneux, l'indifférent, ou cette femme à turban qui s'arrête devant moi, s'empare d'un livre sur la table qui nous sépare, frontière, elle aussi. Ce jour-là, je suis derrière mon étal, dans ma peau de souffrant, d'humilié. Je propose aux chalands mes marchandises de papier. Elle feuillette, sans un regard. Elle a des yeux de pierre, qui scintillent. Sous son turban, pas de cheveux. Soudain, c'est la paix. L'étau se relâche. Je me repose en moi-même. Je sais qui elle est. Je tends la main, par-dessus les piles de briques rouges, je trouve les mots : sur la peau, dans l'échancrure du chemisier, elle porte un tatouage, sorte de petite potence d'un bleu très particulier. Elle n'a pas eu le temps, dit-elle, de choisir un bijou pour le dissimuler. Je la rassure : c'est sans importance, je porte le même. Nous parlons de cela en toute simplicité, comme si nous nous connaissions de longue date, de sa peau, de la mienne, puis elle va son chemin. En d'autres temps, peut-être, nous aurions pu poursuivre, tenter d'abolir le barrage des peaux, entrer en fusion. Mais à quoi bon. Ceci suffit : en trois mots, la reconnaissance d'une parenté. J'ai quelque part quelqu'un qui me ressemble. Nos peaux s'usent, se fissurent, nos frontières tombent en miettes. Retourneront en poussière, bientôt. On n'aura plus souvenir de nous. Parfois, dans la mienne, je rêve à des confins. J'aime ce mot : confins. Je trotte dans des espaces que je n'ai jamais parcourus, vers des horizons brouillés où les frontières se dissolvent, des taïgas, des blizzards de neige. Je n'ai plus forme humaine, je suis un animal, une bête sauvage, de celles que l'on pourchasse. Debout sur la crête, je lève le museau pour un défi ultime, puis je m'efface, je disparaîs.

Agrégée de philosophie, Danielle Bassez a enseigné dans la région de Grenoble. En 1992 Cheyne éditeur publie un premier texte dans sa collection de prose inclasable « Grands fonds ».

8^esélection, 2001 - Rhône-Alpes - La kermesse - Cheyne éditeur

Dernière parution - Aucune chanson n'est douce - Cheyne éditeur, 2013

Joël Bastard - **LE PONT MATHURINE** (Extrait du début de la pièce...)

PERSONNAGES : CAPITAINE (puis CHEVALIER), SERGENT (puis CAPITAINE), SOLDAT (puis SERGENT), LA VOIX DU FORT, EDREDINE, PECCADILLE, MINARET, GIBOYEU et FORMULE

Edredine, Peccadille, Minaret, Giboyeu et Formule sont assis pieds ballants, au-dessus du public. Une Jeep arrive à vive allure dans le fort tirant un cheval mort. Sergent est au volant, à ses côtés, Capitaine. Debout derrière eux, Soldat balaie avec un projecteur les murs d'enceinte et le public. Brouhaha onomatopéique des cinq personnages sur le mur. Soldat immobilise le faisceau de lumière sur eux.

Edredine- J'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette scène !

Minaret- On n'invente rien !

Edredine- J'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette scène !

Minaret- On n'invente rien !

Giboyeu- La fatigue sans doute !

Edredine- Non ! Non, non, tu vas voir. Le Capitaine va descendre de la Jeep, suivi de son Sergent et...

Minaret- Evidemment !

Edredine- ... Et le Soldat va se saisir d'une roue crevée.

Edredine, Peccadille, Giboyeu, Formule- ... Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé !...

Minaret- Evidemment ! ? Ensuite ?

Edredine- La vie suivra son cours !

Minaret- Evidemment ! ! !

Peccadille- C'est dommage, ils ne portent pas de pompons rouges.

Minaret- Et moi je ne vois pas de bateau !

Formule- Ce que j'aime dans la guerre, c'est la campagne.

Peccadille- La guerre, la guerre ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche.

Formule- Bienheureux de posséder une bouche quand il y a du pain !

Giboyeu- Que va-t-il nous tomber dessus ?

Peccadille- On ne craint rien. Ils ont l'air bien équipé.

Minaret- Ils sont rutilants.

Formule- Comme utilisables.

Giboyeu- Ils inspirent l'errance !

Minaret- Ils ont surtout énormément d'adhérence !

Edredine- Peut être sont-ils dégonflables ?

Formule- Au bout du compte que représentent-ils ?

Giboyeu- Monsieur !

Peccadille- Monsieur !

Formule- La frontière est-elle représentable ?
 Edredine- La frontière est-elle aussi dégonflable ?
 Giboyeu- C'est le lit de la rivière !
 Peccadille- Elle est entre nous et les autres !
 Minaret- Entre la choucroute et le rumsteck !
 Giboyeu- Entre la paella et le nid d'hirondelle !
 Edredine- Et à mi-chemin ?
 Giboyeu- A mi-chemin ! C'est la bouillabaisse. Le voisin. L'apéro. Les tulipes de Hollande sur la table de la salle à manger.
 Minaret- Les mathématiques !
 Peccadille- Le sauna réglé sur quarante degrés !
 Giboyeu- Le Taïchi chuan le samedi matin à dix heures.
 Formule- La frontière c'est comme un pas en avant. On marche dedans, on ne le sait même pas !
 Minaret- La frontière ... C'est l'entrée du village.
 Peccadille- Ah non ! La frontière, c'est la sortie du village.
 Edredine- Est-ce la philosophie ?
 Minaret- C'est l'ironie !
 Peccadille- C'est la porte de l'église et la plaque de l'égout.
 Giboyeu- C'est l'envers du décor, de l'autre côté de la vieille peau !
 Formule- C'est le front ridé des tentures de velours rouges.
 Voix du fort- Mot de passe ?
 Formule- L'homme qui doute sait où habite sa maison.
 Giboyeu- Ça, c'est un mot de passe !
 Formule- Ce n'est pas ce que j'ai dit.
 Peccadille- J'ai peur.
 Minaret- Le chat noir est ouvert sous l'échelle sans barreaux.
 Giboyeu- Ça ne marchera pas !
 Edredine- Ainsi font font font les petites marionnettes.
 Minaret- Trop enfantin ! Laissons faire les professionnels.
 Voix du fort- Mot de passe ?
 Sergent- La souris ne trouve pas la sortie de l'éléphant.
 Voix du fort- Le mot de passe est incomplet.
 Sergent- L'éléphant mourra !
 Voix du fort- Incomplet.
 Sergent- La souris aussi !
 Voix du fort- Bien. Porte du fond. Les militaires entrent dans le fort.
 Minaret- En tout cas je te l'aime cette gigot d'air pur. Par Pancréas que la moule est belle ! Cette bohème est mienne. Regarde là-haut comme ils se font chier.
 Peccadille- Quoi là-haut, tu veux y aller ?

Minaret- Chanson aller ! Chanson pas là-haut aller. Rester là, entre cuisses de bonne et chaude compagnie. La messe c'est pour les messieurs de la haute là-haut. C'est pas pour mes fesses.

Peccadille- Alors dis-moi ! Les gens d'en bas que couiquent-ils ?

Minaret- Chais pas ! Veulent boire un verre en regardant là-haut ! Pour zieuter le bout du couloir. Zieuter par la belle meurtrière la face absente et déformée de l'envahisseur.

Peccadille- Si je lève ma jupe, restera pas grand-chose de ce qui ne se passe pas là-haut. Viendront tous y lorgner et y tremper le sabre.

Minaret- L'acier n'en sera que meilleur. Viens par là mon festin. Mon fesse-câlin. Ma peccadille essentielle. Mon palais idéal. On s'en moque des ventres mous, des attentes militaires, des gardes à vous sans cuisses en l'air.

Peccadille- Si si mon Minaret, je viendrai à ce que j'aime. Mais avant...

Que fais-tu ?

Minaret- Je te figeabelle !

Peccadille- Deux secondes, pas possible. Y'a du monde ! Y'a du monde !

Minaret- Nous sommes seuls au bilboquet. Y'a que toi, moi et ma main.

Peccadille- Tu voudrais donner des idées à ceux qui n'en ont pas ?

Minaret- Ceux de là-haut ne nous voient pas ! Trop occupés à mater l'horizon, laissant à leurs pieds vieillir la beauté.

Peccadille- Je vieillis !

Minaret- Mais moi aussi, ne t'inquiète pas ma Peccadille, bois ! Je serai ton goujon et toi ma nacelle.

Peccadille- Je vieillis ?

Minaret- Par Analogie ! C'est encore cet arbre millénaire qui nous fait de l'ombre. Demain, j'en fais de la bûchette pour la saucissonnaille et le blanc caillé.

Peccadille- Je vieillis encore, je le sais maintenant !

Minaret- Mais bordel tu bégaies ! Je vieillis ! Je vieillis ! Bien sûr que tu vieillis. Ecoute plutôt ma main qui joue de tes chiffons.

...

Joël Bastard vit dans les monts du Jura. Poète, romancier et auteur dramatique, il réalise aussi des livres d'artistes et associe souvent la musique au cours de lectures ou de séance d'écriture improvisée.

10° sélection, 2003 - Rhône-Alpes - Se dessine déjà - Gallimard

17° sélection, 2010 - Rhône-Alpes - Manières - Gallimard

Dernière parution - La clameur des lucioles - Editions Virgile, 2013

Photographies et peintures de CharElie Couture



Katherine L.Battaillie - **TROUBLANTES FRONTIÈRES**

De fines lignes en pointillés noirs sur les cartes de géographie, sinueuses ou droites, qui marquent les limites de chaque pays. Il y a 235 pays. Ces lignes, invisibles dans la réalité, comme les fantômes des morts qui s'y sont immolés (et dans la défense de leur patrie le pire et le meilleur), croisent d'autres lignes invisibles : les parallèles et les méridiens.

Le paysage ne change pas brusquement entre un côté et l'autre d'une frontière. Sous les pays et les frontières, au plus profond, les plaques tectoniques remuent.

Sur le bureau du maître d'école était posé le globe terrestre, phosphorescent, bizarrement incliné sur son axe, et, beaucoup plus loin dans le temps, des cartes anciennes émaillées de grandes taches blanches, qui désignaient des espaces aux contours flous, inconnus, mystérieux, affolaient les explorateurs, quand le monde était plus vaste qu'aujourd'hui. Les eaux des océans enserrent les terres.

A intervalles plus ou moins réguliers, les lignes invisibles sont coupées par des postes de douanes, où des fonctionnaires en uniforme vous font signe de passer ou de vous arrêter. On lit parfois dans le journal qu'un chargement de drogue a été saisi par des douaniers à telle ou telle frontière. En juillet et en août les touristes s'agglutinent à certaines frontières en longues files de voitures dont la carrosserie chauffée par le soleil jette des éclats minéraux. Et dans chacune des voitures, entre les vacanciers assis à l'intérieur, qui ne savent que faire de leurs mains, des pensées ne peuvent franchir le petit espace entre eux, où les mots font un peu de bruit.

Certaines frontières sont parfois franchies en silence, la nuit, par des ombres clandestines, en dehors des postes de douanes.

D'assez nombreuses personnes vivent près d'une frontière, la passent et repassent chaque jour, et selon les moments de la journée, sont dans un pays ou un autre.

Sauf sans doute pour ces gens-là, il y a toujours une légère griserie à franchir une frontière (s'attendre d'un instant à l'autre aux premiers mots d'une nouvelle langue, aux premières nourritures différentes), quand tout ce qu'on a lu, entendu, sur le pays au-delà se condense dans les têtes, mais jamais autant que pour ceux qui, fuyant les déserts, les persécutions ou la misère, espèrent trouver derrière une nouvelle vie. Parmi eux, quelques hommes en cavale, fuyant la justice, quelques uns aussi qui, sans raison apparente, partis reconstruire leur vie dans un pays différent (sous un nouveau nom peut-être, et on ne les retrouvera jamais, malgré la police), jettent un dernier regard sur leur vie d'avant, et on envie secrètement leur détermination. A la griserie se mêle alors la tristesse de l'exil commençant, de l'éloignement définitif de l'enfance.

Les familles reproduisent des frontières autour de leur maison : un mur, un grillage, une haie qui délimitent leur minuscule pays à l'allure de jardin, de cour gravillonnée, de



parking, et les membres de ces familles s'y déplacent, infimes,s'y parlent à eux-mêmes.

Il ya des frontières claires,même si contestées (entre un pays et un autre,entre la victime et le criminel), mais la plupart ne le sont pas:ni entre la vie et la mort,dans cet instant où il n'y a plus de pouls mais où le coeur bat encore,ni entre la vérité et le mensonge, la jeunesse et la vieillesse,la raison et la folie, le jour et la nuit,et cette dernière et imprécise frontière plus qu'une autre chaque jour m'émeut, et me fait venir à l'écriture. Dans l'amour les frontières de l'autre corps s'abolissent et cependant chacun garde la conscience la plus aiguë de son propre corps. Il arrive qu'on ne distingue pas trop d'amour d'une petite haine souterraine, inconnue. Et tout se trouble, rien ne paraît plus certain.

Quant à moi, je franchis parfois les frontières de la folie sans que les autres ne se doutent de quelque chose, en catimini. Ainsi il y a des moments où l'espace sous ma fenêtre est à la fois effrayant et fascinant,des moments où les morts sont plus présents que les vivants et il me faut maintenir leur tumulte de manière raisonnable. Certaines personnes ne franchissent jamais aucune frontière.

Katherine L. Battaiellie a passé son enfance dans le Gard. Séduite par la ville de Lyon, Elle s'y installe pour y vivre et y travailler.

9^esélection, 2002 - Rhône-Alpes - La liquidation - Ed. Gaspard Nocturne

Dernière parution - Rages - Editions Pré # carré, 2011

J'étais au café, en plein mois d'août. Paris était désert – déroutant, désespérant comme il peut l'être en cette saison. Tous mes amis étaient loin, avec leur femme, leur mec, leur famille, leur amant, leur maîtresse, leur enfant à naître.

Je me sentais seule à cette terrasse vide, me sentais vide comme elle ; cinéma pour seul point de chute, climatisé, romans pour m'occuper, m'aérer du néant - et vivre d'autres vies, extraordinaires.

J'étais donc au café, un bouquin dans une main, une cigarette dans l'autre – comme d'habitude.

Je réfléchissais au texte que je devais écrire pour l'anniversaire de Lettres Frontière – ce texte. Je n'avais pas d'idée, pour être honnête, pas la moindre ; j'étais aussi désespérante et vide que Paris au mois d'août. Je réalisai alors que ce n'était pas une illusion, un mirage de chaleur. Non, j'étais vraiment cela – asséchée, déserte, vacante, l'imaginaire en stand-by. Je me creusai la tête, songeant qu'au fond, je n'avais pas d'excuse : cette année, j'avais passé beaucoup de frontières - plus que d'ordinaire, disons. La frontière Suisse, plusieurs fois, la frontière Belge, plusieurs fois ; plus récemment, l'Espagnole – juste pour acheter des clopes détaxées dans une ville-boutique, odieuse et prostituée, mais tout de même. Et puis, surtout, la plus grande des frontières, celle de ma peur (peur de l'avion, du lointain, du trou dans la caisse, peur de partir seule, de mon anglais sommaire, peur de moi-même, sans doute) : pour la première fois, j'avais quitté le continent. A presque trente-sept ans, il était temps, j'imagine. Je rêvais de New-York depuis deux décennies, et j'étais enfin allée à New-York.

Alors, me dis-je... Oui, pour ce texte, peut-être devrais-je, finalement, parler de New-York.

Commençons par là.

J'ai mal vécu, dans l'avion miniature, la frontière trop étroite entre le siège de devant et le siège de derrière. Les sièges d'à côté. Le couloir. J'étais claustrophobe, agoraphobe, -phobe quelque chose, coincée près du hublot, avec les toilettes - ces putains de toilettes ! - inaccessibles comme l'Alaska. C'est beau, une ville au décollage... Sept heures plus tard, la beauté des nuages, éternellement blancs, donne juste des envies de meurtre.

Par miracle, je n'ai tué personne. Il faut dire qu'avec les couverts en plastique, c'eût été une boucherie.

On a pris mes empreintes, au cas où ; on m'a fouillée de pied en cap, au cas où - mon 85B cachait certainement quelque bombe H, sans parler de mes ballerines pointure 34, dans la semelle desquelles une bactérie mortelle et non référencée eût pu, à n'en point douter, anéantir l'espèce humaine. On m'a regardée dans les yeux

avec obstination, puis mon passeport, puis de travers, puis mon passeport à nouveau. J'ai manqué finir à Guantanamo pour n'avoir plus de frange - ça m'apprendra. Mon ex-fiancé me l'avait fait remarquer, avec toute la délicatesse dont il était capable : ça m'allait bien, la frange. Mieux, en fait.

Pour autant, passé le douanier-folklore post 9/11, la frontière n'existe plus. Je suis chez moi, instantanément, j'aime tout le monde et tout le monde m'aime. Je descends chaque matin chercher mon café du côté d'Union Square, le gars me reconnaît, discute, rigole - je me dis « OMG, aurais-je emménagé à New-York sans m'en être rendue compte ?! » Un soir, dans un bar d'Alphabet Street, un garçon que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam m'offre des fleurs, un énorme bouquet, extrême, américain, juste parce qu'il me trouve « so cute » - sans arrière-pensée, il est complètement gay. Et, comme en France, tout le monde écoute Daft Punk, j'en suis presque déçue ; tellement de kilomètres, des milliers - et Get Lucky, sérieusement ?!

De cette frontière technique si difficile à franchir - aussi blonde que l'on soit, aussi manifestement inoffensive - de cette frontière-là, au bout de quelques heures, il ne reste plus rien.

J'ai aimé, adoré New-York. Je veux y retourner, vite. Y vivre un jour, même, qui sait. Mais je veux aller ailleurs, aussi, encore plus vite, découvrir ces Ailleurs, réellement différents, aux confins desquels je n'aurais plus de repères. J'ai tout à coup un désir démesuré de frontière(s), le sentiment que ma vie ne fait que commencer, que j'ai raté tant de choses, que je suis vieille, si vieille déjà - foutu compte à rebours... Mais je me heurte, comme toujours et comme tout le monde, à la triste frontière du compte en banque, pour laquelle, bien sûr, aucun passeport n'est valable.

« C'est la vie* », comme ils disent à New-York. *en français dans le texte

Je pensais donc à cela, terrasse de café, mois d'août. Je pensais à ces frontières que j'aimerais tant passer et ne passerais jamais - ou pas dans l'immédiat. A ce texte que je devais rendre mais ne pouvais écrire - la frontière, c'est quoi ? Novice en la matière, qu'avais-je à dire sur le sujet, franchement ?! J'étais, je crois, au bord des larmes, en proie à ces nostalgies étranges qui, brusquement, vous bouleversent pour rien, juste comme ça, un petit coup de blues, la chaleur et la solitude, une montée de larmes, idiote, qui passera comme elle est venue - vous le savez, je le sais... N'empêche.

C'est alors qu'une femme, une très belle femme d'une cinquantaine d'années, avec des yeux d'un vert translucide tels deux lacs de montagne, s'est dressée devant moi et m'a demandé une cigarette. Elle avait un léger accent mais, sur l'instant, je n'ai pas su déterminer d'où il provenait. J'ai posé mon livre, ouvert mon paquet de Lucky, lui en ai offert une.

Elle s'est servie, puis son regard s'est arrêté, illuminé.

- Herman Koch ?! s'est-elle exclamée, avec un sourire authentiquement radieux, tandis qu'elle avisait le roman posé sur la table, homard écarlate brûlant la couverture de mon 10/18.

- C'est mon meilleur ami !

Je compris alors qu'elle était Néerlandaise : je lisais *Le dîner*.

- C'est vrai ? Vous le félicitez pour moi, c'est un super livre.

- Je n'y manquerai pas, c'est tellement rigolo ! De la part de qui ?

- Delphine.

La femme souffla la fumée, puis me regarda. Elle aurait pu discuter encore, et je faillis lui dire que j'étais moi-même écrivain, que mon dernier livre venait, d'ailleurs, de sortir aux Pays-Bas. Mais je n'ai pas osé, je n'ose jamais faire ce genre de choses – ma frontière personnelle. Alors elle m'a rendu mon briquet, mon sourire, puis elle s'est amusée en secouant la tête :

- Le monde est si petit...

Sur ce, elle s'en était allée, ravissante avec ses cinquante ans, ses yeux clairs, sa cigarette aux lèvres et sa robe à volants. Je l'avais suivie du regard et, une fois disparue à l'angle de la rue, j'avais songé : les frontières, c'est du flan.

Le soleil déclinait, il faisait bon ; un air rafraîchissant s'était soudain levé comme pour nous saluer. Le sourire m'était revenu, les larmes s'étaient taries, le ciel était bleu vif comme la couverture du *Dîner* d'Herman Koch.

Qu'importent les frontières : le monde est si petit.

Et tout à coup, ça semblait merveilleux.

Née à Lyon en 1976 , Delphine Bertholon vit maintenant à Paris où elle mêle écriture de scénario pour le cinéma et littérature.

16^e sélection, 2009 - Rhône-Alpes - *Twist* - JC Lattès

18^e sélection Lettres, 2011 - Rhône-Alpes - *L'effet Larson* – JC Lattès

Dernière parution - *Petites boîtes* - JC Lattès, 2013



Yves Bichet - LA LIGNE IMAGINAIRE

... Je suis un marcheur. J'arpente des sentiers lumineux et ventés, la lisière de nations très anciennes. Je parcours jour après jour le même chemin, sillonnant les pays d'altitude, suivant pas à pas mon bout de frontière Italie-France, au mètre près. J'en connais chaque vallon, chaque torrent, chaque alpage. Je longe cette limite d'un seul côté, jalonnant sans cesse les mêmes crêtes, franchissant les mêmes cols, passant d'un horizon à l'autre : Mont Cenis au nord, Mont Viso au sud, Mont Thabor au centre. Des sommets, des vallées, des alignements de cimes à contourner, des arêtes à franchir... J'en explore les pentes et les parois, les lacs, les arbres et les cailloux, les tournants, les mamelons. C'est comme une peau. J'ai l'impression de suivre une ancienne séparation douce et affaiblie... Je frôle, je foule, je déroule ma vie entière sur ce bout de frontière inusable. Je suis le marcheur d'un seul chemin... Robert Coublevie, ancien pion au lycée agricole d'Embrun (Hautes-Alpes), chemineau par passion et par mélancolie, pauvre par obligation, endurant par devoir, cocu par négligence, arpenteur et fuyard.

Il bruine. Cela fait une semaine que le temps est couvert, qu'il pleuviote par intermittence. Malgré tout j'avance sur la Ligne. Je marche entre les bancs de brumes sans penser à rien, en suivant ma limite, en lui rendant hommage en quelque sorte. Ce sentier ne délimite plus grand-chose depuis que l'Europe a supprimé les frontières. Je l'arpente au mètre près. Je ne le franchis jamais. Ma femme m'a quitté il y a cinq ans. Depuis, je me contente de suivre ce bout de chemin que l'Europe a aboli. L'Europe a supprimé aussi les idéaux, les rêves, les utopies... Reste le fric, auquel plus personne ne croit chez nous, les marcheurs, les petits soldats du quotidien... Il y a belle lurette que les chemineaux ne s'intéressent plus aux cahots financiers de ce monde. A l'amour ou l'amitié parfois, quand on croise quelqu'un, qu'on partage un casse-croûte, qu'on aide à porter un sac ou un souvenir... Le plus souvent, il ne se passe rien. On troque trois mots contre un itinéraire, des paroles rares, précieuses, qui restent mais qui ne pèsent jamais.

Je parcours mon sentier immergé dans la beauté omniprésente. Toute cette beauté, avec Elia, on la boit des yeux... On la scrute, on la célèbre. On avance entre deux pays que plus rien ne sépare sinon de vieilles bornes en pierre, des blockhaus, des casemates à demi enterrées et puis ce sentier paisible, gorgé d'eau ces temps-ci, qui serpente d'un nuage à l'autre.

Un jour prochain, les limites des anciennes nations ensorcelleront le monde. Les chemins frontaliers rameuteront ceux qui ne croient plus en rien: les poètes, les philosophes, les amoureux, les rêveurs des temps nouveaux comme des temps révolus et les gros cons comme moi qui aiment marcher sans mesure leur vie durant. Je ne me lasse pas d'arpenter mon bout de sentier qui serpente à l'infini entrel'Italie et la France, deux nations maintenant inutiles et désarmées.



Les montagnes sont désertes, majestueuses, et comme écartées du monde. Moi, je suis bronzé et passé de mode. Je vis entre ciel et terre.

Je tente d'oublier les humains.

Pas de regret. Pas de commentaire non plus... J'arrive à mon rendez-vous. J'essaie d'imaginer la suite, la vie sans frontière, sans marmottes, sans sac à dos, sans courbatures ni nuages en haut des crêtes, devant un poste de télévision. Ça me suffit pas comme douche froide. Je dois avoir les bourses en cavale... Je m'appuie contre un caillou envahi de lichens et me triture à nouveau le petit pinceau, la vipère de broussailles. Gloire au plus haut des cieux ! Je me triture mais ça ne marche pas vraiment. Je ne bande pas. Aucune image. Rien... Ne me viennent que les pauvres sourires d'Elia au moment de notre séparation, ceux du Chartreux sur la Ligne ; ceux, contrits, de la petite Camille ; et ceux de tous les autres, Mounir, Tapenade, ma mère malade, etc. Je me relève en serrant les poings, retourne à pas lents jusqu'à l'entrée du blockhaus, rajoute une note à l'intention de ma petite chienne avec son nœud de poils au sommet du crâne. Faut jamais oublier le grand regard des bêtes... Moi, je me prépare au grand regard des juges.

La Ligne imaginaire s'enfile entre les montagnes des Hautes-Alpes.

Elle louvoie. Je ne la franchirai plus.

Il fait beau à présent. Il y a des anémones par milliers, des narcisses et des gentianes, des petites fleurs sans tige d'un bleu incroyable, sans parfum, qui dessinent des coulées lumineuses entre les langues de neige. C'est vif, dense, provisoire, d'une fraîcheur et d'une beauté époustouflantes. Ça rappelle les yeux de Camille. Ça rappelle les arabesques indigo autour de ses pupilles de même paumée et violentée. Il fait doux sur la Ligne. Au-dessus de moi le ciel est bleu sombre, presque noir, avec quelques nuages dorés annonciateurs de beau temps. En face, dans le névé pentu, un jeune bouquetin fait des cabrioles. J'aperçois deux marmottes guettant sur leur rocher, en plein soleil. Elles reniflent sans fin l'air des montagnes. Elles sont sur le cul, les marmottes. Il y a aussi les ruisselets qui débordent, les tapis de rhododendrons en fleurs et des papillons grenat qui volètent trente centimètres au-dessus. Ils volètent sans raison, sans ordre... Juste pour crâner. Ils volètent mais ils ne vivent pas plus d'un jour, ceux-là, le temps de traverser le monde et de nous épater. Ils sont heureux mais presque déjà morts. Ils s'en fichent. Moi pareil... Je me retire. Je me tiens à l'orée du bois et j'ai peur. Juste un peu.

Extraits tirés de La Ligne imaginaire
Roman à paraître au Mercure de France
Janvier 2014

Né en Isère en 1951, Yves Bichet vit maintenant à Grignan. Après des années de travail dans l'agriculture et le bâtiment , il se consacre entièrement à son oeuvre littéraire et collabore à de nombreux projets d'adaptation cinématographique.

1° sélection, 1994 - Rhône-Alpes - La part animale - Gallimard

8° sélection, 2001 - Rhône-Alpes - Les terres froides - Fayard

Dernière parution - Resplandy - Seuil, 2010

C'est en descendant de l'avion à Heathrow que je me suis souvenu de Maureen Pike. Je n'avais pas pensé à elle depuis trente ans au moins, mais le fait de poser le pied sur le sol londonien m'a soudain rappelé les lettres que nous échangeons elle et moi en tant que « correspondants scolaires ». J'étais alors en classe de 2ème, et je crois avoir adressé à cette pauvre Maureen les lettres les plus stupides qu'on puisse imaginer, anonnées dans un anglais bancal, tandis qu'elle me répondait d'autres âneries en tricotant des phrases dans un français ébréché. Nous achevions nos pages d'écriture par des rafales de X ou des cœurs dessinés en rouge puisque, bien entendu, ces échanges nous avaient suffi pour imaginer que nous étions amoureux.

Pourquoi ai-je eu envie de parler de cette vieille histoire au chauffeur qui était venu me chercher à l'aéroport pour me conduire au Centre culturel français, à Kensington South, où j'avais été invité pour une courte semaine de festival ? Peut-être parce c'était un homme triste, renfrogné, gris, et que j'avais saisi la première idée qui me venait à l'esprit pour tenter de meubler le silence dans la voiture.

J'ai donc évoqué ma correspondance avec Maureen, et les huit seuls jours que j'avais passés avec elle, dans le logement étroit et glacial où vivait sa famille au milieu d'une de ces rues anglaises qui enfilent les maisons jumelles à la queue leu leu. J'avais visité son école avec ses amies, visité son quartier de Highbury avec son grand frère, visité Londres avec ses parents, et nous n'avions jamais trouvé l'occasion d'un simple tête à tête pour échanger le baiser maladroit dont nous rêvions tous les deux. Ce qui ne m'avait pas empêché, au retour, d'annoncer à mes copains que je sortais avec une londonienne belle comme une actrice, et que j'allais les épater quand à son tour elle viendrait chez moi.

- Et puis ? a dit le conducteur taciturne après un long silence, comme s'il ne s'intéressait à mon récit que par politesse.

J'ai eu un petit sourire navré.

- Maureen n'est jamais venue en France. Un empêchement familial. Ensuite ses lettres se sont espacées, jusqu'au jour où elle m'a écrit qu'elle était tombée amoureuse d'un Ecossais rencontré pendant ses vacances, et qu'il valait mieux désormais que je ne lui écrive plus.

- Et puis ? a-t-il soufflé après un nouveau silence interminable.

- J'ai oublié. D'autres amours. La vie. On évolue, on change. Jusqu'à aujourd'hui cette Maureen m'était complètement sortie de la tête. C'est drôle, non ?

Il n'a pas eu l'air de trouver que le mot « drôle » était approprié à mon histoire, et il n'a plus ouvert la bouche jusqu'à notre arrivée au Centre culturel, à Cromwell road. Il est allé garer la voiture et m'a laissé prendre contact avec les organisateurs du festival, et quand je suis monté dans ma chambre pour relire le texte de ma première

conférence, j'avais totalement oublié Maureen.

C'est le surlendemain que l'homme triste m'a rappelé cette histoire. Il buvait un café à la cafeteria du Centre, et lorsqu'il m'a vu il m'a hélé.

- Votre Maureen, vous vous rappelez son nom de famille ?

- Pike. Maureen Pike. Elle doit porter un autre nom aujourd'hui, parce que, depuis le temps, elle a dû se marier. Peut-être même divorcer et se remarier une ou deux fois.

J'essayais de plaisanter mais mon interlocuteur semblait toujours aussi morose.

- Et son adresse ? Vous vous souvenez ?

C'était trop me demander. Je me rappelais seulement que c'était tout près de l'ancien stade d'Arsenal. J'ai haussé les épaules et nous en sommes restés là. Pourtant je l'avais écrite des dizaines et des dizaines de fois, cette adresse. Pendant toute la journée je l'ai cherchée. Il a fallu qu'en fin d'après-midi je croise à nouveau l'homme triste, dans les escaliers, pour que l'adresse me revienne soudain :

- Sotheby road. Maureen Pike, 42 Sotheby road. C'est amusant, la mémoire, n'est-ce pas ? Ça échappe et ça revient sans crier gare.

Il n'a pas répondu. Mais le lendemain matin, il m'attendait.

- J'y ai passé la soirée entière, mais j'ai trouvé. Il a bien existé une famille Pike dans Sotheby road. Et Maureen Pike s'est mariée avec un Ecossais, dans un petit village des Borders, à la frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre. Je continue à chercher.

J'ai protesté que ce n'était pas la peine. Mais il était déjà reparti et je l'ai imaginé assis tout seul dans un bureau, occupé à fouiner sur Internet pour dénicher des renseignements sur une personne qui à vrai dire ne m'intéressait pas plus que ça. Je me suis surpris toutefois à me demander ce qu'était devenue Maureen, et à quoi elle pouvait ressembler aujourd'hui.

J'ai eu la réponse le lendemain soir, la veille de mon retour en France.

- Ça y est, je l'ai, votre Maureen. Elle est revenue s'installer à Sotheby road après son divorce, elle a hérité de la maison de ses parents, elle vit seule maintenant, venez, je vous conduis.

Il rayonnait. Il ne ressemblait plus du tout à l'homme maussade que j'avais vu le premier jour. Ses yeux brillaient et il retenait un grand sourire. Comment refuser son invitation ? Il semblait si heureux que je ne pouvais que le suivre. Nous avons donc traversé Londres de South Kensington à Highbury, au nord de la ville, et pendant tout le trajet il a souri, sans dire un mot, mais de temps en temps il se tournait vers moi et accentuait son sourire.

J'ai reconnu la maison. Elle n'avait pas beaucoup changé. J'ai sonné pendant que l'homme gris attendait dans la voiture. Maureen m'a ouvert. Je crois que j'aurais presque pu la reconnaître en la croisant dans la rue. Les cheveux blancs, des rides de femme mûre, mais le même regard amusé. Elle m'a invité à boire une tasse



de thé et nous avons parlé de nos vies comme si nous retrouvions d'anciennes complicités. Elle était devenue professeur de français et elle a plaisanté sur mon accent anglais, qu'elle trouvait toujours aussi épouvantable et aussi charmant. Je serais bien resté avec elle plus longtemps mais je pensais à l'homme qui m'attendait dehors, et j'ai quitté Maureen sur la promesse de nous revoir souvent.

- Alors ? m'a dit mon chauffeur pendant notre retour au Centre culturel, vous l'avez reconnue ?

Je n'ai pas répondu tout de suite. Il m'intriguait, cet homme dont la tristesse semblait s'évaporer peu à peu. Je lui ai demandé pourquoi il s'était décarcassé pour retrouver mon ancienne correspondante. Il a hésité avant de répondre, et quand il s'est enfin décidé, j'ai senti que sa voix était mal posée, et qu'il laissait de grands silences entre ses phrases.

- Une affaire banale, au fond. Vous savez ce que c'est : une correspondante, des lettres. Des visites. Moi, c'était avec une Allemande. A Hambourg. Je suis allé là-haut, chez elle, et elle chez moi. Des échanges par-dessus les frontières. J'avais dix-huit ans. Elle était blonde, avec des nattes comme on les imagine chez les Allemandes. J'étais amoureux. Mais vraiment, vraiment. On s'enflamme vite, à cet âge. Le grand amour, vous voyez. Ça a duré. Des années. J'allais en Allemagne, elle venait en France. Un petit couple idéal. On prévoyait de se marier.

Il s'est tu, longuement. Nous étions pris dans un embouteillage du côté de Notting Hill Gate, par où il avait prévu de redescendre vers Hyde Park et South Kensington, et j'ai respecté son silence jusqu'à ce qu'il décide de reprendre son récit.

- Et puis elle s'est retrouvée enceinte. On était plutôt naïfs, à l'époque. Les précautions, mon Dieu, on n'en savait presque rien. Et puis l'amour, n'est-ce pas ? N'importe comment, on allait se marier. Alors, enceinte ou pas, hein ? Mais ses parents ont été choqués. Ils l'ont forcée à un avortement. Ils s'en sont occupés, là-bas. Je ne l'ai su qu'après. Et puis ils ont coupé les ponts. D'un coup. Du jour au lendemain, fini. Plus de nouvelles, rien. J'ai essayé de renouer le contact. J'ai tout essayé. Je suis retourné à Hambourg. Plusieurs fois. Rien à faire. Elle avait pour ainsi dire disparu. Impossible de la retrouver. Je me suis entêté. Pendant des années. J'ai cherché partout. Jamais je ne l'ai retrouvée. Jamais.

Nous arrivions au Centre culturel et je n'avais toujours pas dit un mot, de peur de l'interrompre. En descendant de la voiture, je lui ai serré la main et j'ai cherché quelque chose à lui dire pour lui montrer que je comprenais. Je n'ai pas trouvé comment m'exprimer. J'ai seulement tenu sa main dans la mienne en serrant fort, et il a eu ce sourire gêné des gens qui regrettent d'en avoir trop dit.

La dernière image que je garde de lui est celle d'une silhouette qui s'éloigne tandis qu'il allait garer la voiture. Le lendemain, quelqu'un d'autre m'a conduit à Heathrow. Dans l'avion, j'ai repensé à ce que m'avait raconté l'homme triste, et je me suis dit que je n'avais pas le droit de raconter à quelqu'un d'autre ce qu'il m'avait confié. C'était une histoire qui avait besoin de beaucoup de nuages et de brouillard autour



d'elle.

Je n'ai eu qu'une seule fois envie d'en parler. Je me trouvais encore une fois dans un avion qui me ramenait de Londres en France, deux ans plus tard, mais Maureen était assise à côté, et j'attendais que le vol soit à peu près au milieu de la Manche pour lui proposer le mariage. Il me semblait que cette limite indécise entre l'Angleterre et la France était un bon endroit pour une telle demande. Il me semblait aussi que le fait de raconter l'histoire de l'homme triste permettrait de mieux faire comprendre ce que je ressentais, mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout du récit. Je me suis très vite interrompu et j'ai pris la main de Maureen. Elle a vu que j'avais envie de pleurer, et elle s'est contentée de sourire comme si elle avait tout compris, et elle m'a embrassé là, au-dessus de la Manche, entre deux pays, entre deux destins, à l'emplacement d'une frontière invisible entre le bonheur et le malheur.

Jean-Noël Blanc vit à Saint-Etienne. Sa formation de sociologue l'a conduit à enseigner en école d'architecture. Son premier ouvrage est paru en 1977; depuis sa bibliographie s'est étendue avec des romans, des essais, des oeuvres pour la jeunesse, des livres sur le vélo...

3° sélection, 1996 - Rhône-Alpes - Hôtel intérieur nuit - Ed. HB

17°sélection, 2010 - Rhône-Alpes - Le nez à la fenêtre - Joëlle Losfeld

Dernières parutions

L'inauguration des ruines - Joëlle Losfeld, 2013

Mon bonhomme de chemin - Jean-Pierre Huguet, 2013



Anne Brécart - **NATURE**

En réfléchissant sur la notion de frontière, je me suis rendue compte que cela évoque pour moi aujourd'hui surtout ce rapport difficile que nous avons avec la nature qui nous entoure, les arbres, les pierres, les étoiles mais aussi ce qui se fait en nous malgré nous : la vieillesse, la maladie et la mort. Ce qui est en nous mais qui nous paraît étranger. J'aimerais continuer à explorer ce sujet dans des nouvelles qui, à terme, devraient former un ensemble.

Elle porte une petite robe d'été mais dans son sac à dos il y a une veste en laine qu'elle met quand elle entre dans les magasins climatisés. Elle ne marche pas mais flotte dans cette lumière laiteuse comme tout le reste de la ville : les tours de soixante-dix étages qui semblent se balancer légèrement au gré du vent, les ponts pour piétons enjambant le trafic, les voitures qui circulent, insectes d'un genre nouveau mais tout aussi harassés et infatigables que les autres, ceux qu'elle connaît pour les avoir observés longuement sur le sol de la forêt. Pendant qu'elle traverse la brume moite en direction du port, le port aux mille parfums, il lui semble que l'air de la ville s'enroule autour d'elle, épais, gluant, l'empêchant de respirer.

Il y a trois ans, elle voyait Kenny tous les jours. Il apparaissait dans l'encadrement de la porte de la cuisine, la regardait depuis en bas appuyé sur sa canne, son pied bot légèrement en avant, comme une danseuse qui prend la pose. Ce rendez-vous à Hong-Kong avait été son idée, une idée d'Américain pour lequel le déplacement ne se mesure qu'en kilomètres alors que pour elle la clairière dans la forêt derrière la maison représente déjà un voyage. Kenny avait promis de la prendre sous son aile. Il connaissait Hong-Kong comme sa poche, tout comme il connaissait Berlin, Tokyo, New York, Paris et tant d'autres villes, dites de culture. Elle avait accepté, elle se voyait en voyageuse cosmopolite et cela lui plaisait.

Elle se réjouit de flâner avec Kenny à travers les rues de la ville en s'adaptant à sa démarche claudicante. Leur visite sera entrecoupée de nombreuses haltes pour qu'il puisse se reposer et ils parleront d'écriture et d'amour. Pendant cet été qu'ils avaient passé ensemble, il lui prenait parfois la main et cet homme, qui n'est pas plus grand qu'un enfant de sept ans, l'avait troublée quand ils marchaient côte à côte, lui le nain, elle se prenant pour Blanche-Neige.

Arrivée sur la jetée, elle garde les yeux rivés sur le magma devant elle. La brume danse à ras la surface de l'eau, l'humidité de l'air se mélange à celle qui s'élève de la mer. Le matin, l'escalator long d'un kilomètre charrie le flot des cols blancs jusqu'à leur ordinateur. Mais maintenant que l'heure de pointe est passée, quelques mendiants, maquillés comme des comédiens, ramassent leur canne, leurs habits artistiquement déchirés et l'escalator ronfle doucement comme une grosse bête domestique qui la porterait sur son dos avec légèreté. Elle aimerait que Kenny soit déjà là, qu'elle





doive se pencher pour entendre le son de sa belle voix. Avec lui la ville serait moins inquiétante, la solitude moins pesante.

Au haut de la colline, elle se retrouve sur une place d'où, selon le guide, on peut admirer une vue sublime sur la ville. Sauf qu'aujourd'hui, dans la touffeur de la brume chaude, il n'y a rien à voir sauf les arbres gris dans le brouillard qui ressemblent à des fantômes. Tout en bas le bruit de la ville se brise contre le silence, alors que dans son dos elle entend subitement le bruit des grands arbres qui s'égouttent.

Une caresse effleure le bas de son dos, elle se retourne et aperçoit une petite personne qui pose un regard grave sur elle. C'est une silhouette enfantine mais un visage de femme qu'elle voit près d'elle.

- Please, dit la femme qui porte une boîte à chaussures attachée par une ficelle autour de son cou dans laquelle il y a des légumes ronds et violets.

- Buy one, buy one, please.

Elle essaie d'expliquer qu'elle n'en a pas l'utilité, elle est à l'hôtel et.... Mais la main de la petite personne se pose sur son avant-bras avec insistance pendant que, de l'autre elle lui glisse un des légumes dans la main. Le légume, ou est-ce un fruit, est léger comme s'il était vide. Elle tapote doucement la peau brillante et lisse.

- It's good for you, it will help you.

Le légume s'est blotti dans sa main comme un petit animal ; imperceptiblement la peau se soulève et s'abaisse dans une respiration délicate. Elle passe un doigt précautionneux sur la peau qui semble tiède mais tout est tellement chaud et moite autour d'elle qu'elle n'en est pas sûre.

- It's only one dollar for you. La petite femme lève un doigt, ses ongles sont bordés de noir comme si elle venait de remuer la terre. Le foulard noué autour de sa tête est d'un jaune délavé et elle sourit comme une mère sourirait à son enfant pour l'encourager à manger.

Quelque chose lui dit qu'elle n'arrivera de toute façon pas à se débarrasser de la sphère violette qui respire doucement dans le creux de sa main.

- Don't be afraid, it's going to help you, répète la femme tranquillement et, bien qu'elle ne la regarde pas dans les yeux, son attitude est déterminée.

De sa main libre, elle va chercher dans la poche de sa robe d'été les quelques billets froissés qu'elle y a glissés, en détache un et le tend à la petite femme qui s'incline avec une gravité cérémonieuse avant de disparaître dans la brume comme happée par elle.

Au lieu de glisser la sphère dans son sac à dos, elle continue à la tenir dans la main, passant et repassant un index étonné sur la peau à la fois lisse et chaude, faisant rouler la sphère délicatement de sa paume vers l'extrémité de ses doigts. Il lui semble entendre un petit soupir. Mais quand elle cherche à la soulever pour l'approcher de son visage, la boule résiste comme si elle était collée à sa main. Prise de panique elle cherche à se débarrasser du fruit, ou est-ce autre chose, à le jeter par terre mais sans résultat. La boule semble avoir poussé des ventouses qui lui permettent de rester au



creux de sa main. Même en tirant plus fort, elle n'arrive à rien mais la sphère couine doucement pour montrer son désaccord.

Il doit être cinq heures, largement l'heure de rejoindre l'hôtel où Kenny l'attend peut-être déjà. Comment le temps a-t-il passé si vite ? Elle sent la panique l'envahir et les battements de son cœur l'empêchent de voir que la place est peu à peu envahie d'hommes et de femmes sortant des bureaux, pressés de rejoindre les villas luxueuses tapies derrière les grands arbres.

Née en 1960, Anne Brécart a passé son enfance et son adolescence à Zurich, suivant les écoles de langue allemande en étant d'une famille francophone. Elle fait des études de lettres allemandes en Suisse romande, et réside aujourd'hui à Genève. Elle est traductrice littéraire de l'allemand.

Elle est l'auteur de quatre romans, elle a reçu le prix Schiller et son dernier roman « La Lenteur de l'aube » a été sélectionné pour le prix du Roman des Romands et va paraître en traduction russe au début de l'année 2014.

3° sélection, 1998 - Suisse romande - Les années de verre - Ed. Zoé

17° sélection, 2010 - Suisse romande - Le monde d'Archibald - Ed. Zoé

Dernière parution - La lenteur de l'aube - Ed. Zoé, 2013



Jean-Jacques Busino - AINSI PARLAIT LE VIEIL HOMME

Ainsi parlait le vieil homme quand on l'écoutait. Le vieux n'avait plus d'âge. Certains prétendaient qu'il était déjà là lorsque la ville d'en bas n'avait pas encore été imaginée. Ce qui était sûr, c'est qu'il était d'une époque que le monde avait oublié. Ceux qui l'avaient connu avant qu'il ne soit aussi noué qu'un tronc d'olivier et plus rugueux qu'une écorce de chêne-liège, ceux-là étaient sortis depuis bien longtemps de la mémoire des hommes. Leurs pierres tombales étaient depuis longtemps illisibles.

Le vieux vivait à l'écart de tout. Il avait fréquenté les humains, mais, depuis longtemps, il évitait leur compagnie et leur maudite capacité de prédation. Parfois, la météo obligeait des promeneurs à se réfugier dans sa cabane. Il les acceptait à contrecœur, quand tout retour était impossible, que la foudre et les feux de Sainte-Marie tuaient les imprudents ou qu'une coulée aurait été fatale à toute une famille de Citadins accompagnée de leurs enfants. Après les avoir nourris, réconfortés et que les hôtes osaient quelques questions, le vieil homme parlait d'un temps dont plus personne ne se souvenait.

Ainsi parlait le vieil homme.

Il y a fort longtemps, les humains voyageaient en suivant les troupeaux d'animaux. Ils prenaient ce dont ils avaient besoin pour survivre, ni plus, ni moins. La tribu remerciait la terre pour ses bienfaits, pour ses cadeaux. L'humain faisait partie d'un tout, au même titre que l'arbre, l'ours ou le saumon. Il n'y avait pas d'environnement. La nature n'a jamais « environné » les humains.

Ainsi parlait le vieil homme.

Sa voix se brisait alors légèrement. Un voile masquait la clarté de son propos et obligeait ses auditeurs à tendre l'oreille. Le vieux continuait à raconter des souvenirs venus du fond des âges. Des souvenirs d'avant le marchandage du savoir et de la privatisation de la mémoire, pour être gravée dans la pierre, pour devenir officielle.

Un jour, un chasseur fatigué se coucha derrière une souche à proximité d'un point d'eau. Réveillé par un bruit furtif, le chasseur, à l'affût, observa un lion solitaire attendre qu'une gazelle baisse sa garde pour se désaltérer. Dans la savane, le vieux lion n'aurait eu aucune chance d'en faire son repas. La course-poursuite aurait été sa dernière. Les forces laissées dans la course lui auraient dramatiquement manqué pour une seconde course.

Ainsi parlait le vieux.

Le chasseur reprit sa route, impressionné par la technique du vieux lion. Il avait déjà observé que les prédateurs avaient les yeux pointés vers l'avant alors que les proies avaient les yeux dirigés sur les côtés. Ce jour-là, il prit conscience qu'il était un prédateur.

Quelques années plus tard, après avoir fait plusieurs fois le continent du nord au sud





et du sud au nord, il retrouva le point d'eau et la souche, toujours à la même place. Il se coucha derrière pour reposer ses jambes fatiguées par de longues marches. Le point d'eau était devenu un lac, adossé à une montagne de granit abrupte. La verdure qui l'entourait était luxuriante. Le vieux chasseur s'endormit contre la souche et se réveilla quand le soleil glissa derrière la montagne. Lorsqu'il se décida à rentrer, un grand zébu buvait à quelques mètres de lui. Il saisit sa lance et le tua d'un seul coup. De retour au village, on le fêta dignement pour avoir fait une si belle prise. La viande était en abondance, la peau tiendrait chaud aux familles et les longues cornes feraient des armes efficaces.

Ainsi parlait le vieil homme.

Le fils unique du chasseur n'avait pas pris femme. Considéré comme faible et peu habile, il dormait seul dans sa hutte mal tenue. Il ramenait rarement des proies et parvenait à peine à subvenir à ses besoins. Désolé de voir son seul fils célibataire, le vieux chasseur l'emmena voir la souche. Avant que le soleil ne passe derrière la montagne, son fils geignait déjà de devoir rester là, derrière une souche sans intérêt. Il avait peur de l'eau, des animaux qui peuplaient le lac et du fait que l'on n'en voyait pas le fond. Son père lui asséna un coup de gourdin pour qu'il se taise et lui montra une antilope qui approchait prudemment du point d'eau.

Ainsi parlait le vieux, des râles de tristesse dans la voix.

Le fils banda son arc et blessa l'animal à l'arrière-train. Le père de l'achever proprement et laissa son fils rentrer seul au village avec sa proie. De loin, le vieux chasseur regardait son fils recevoir les hommages de la tribu. Une larme coula le long de sa joue vite effacée pour que personne ne la remarque. La fête dura trois jours. Les périodes d'abondances devaient être fêtées comme il se doit, pour remercier en premier les animaux, les Dieux pour leurs bontés et la chance. Au troisième soir, une belle jeune femme entra dans la hutte de son fils.

Ainsi parlait le vieil homme.

Lorsque le temps pour la tribu fut de se remettre en route, le fils du vieux chasseur refusa de les suivre. Il planta sa hutte à proximité du point d'eau juste derrière la grande souche. Quand son père vint lui parler pour tenter de le raisonner, son fils le poussa dans cette eau qui lui faisait si peur et lui maintint la tête sous l'eau jusqu'à ce que sa vie quitte définitivement son corps. Trois saisons avaient passé, il avait quatre femmes et autant de fils. Son clan ne manquait jamais de rien et l'harmonie régnait.

Ainsi parlait le vieil homme.

Un après-midi le chasseur se coucha derrière la souche et s'endormit tranquillement, loin de ses femmes et de leurs bavardages incessants. Il se réveilla brutalement lorsqu'un guépard subtilisa le zébu qui aurait donné de la nourriture pour plusieurs semaines. Avant même que le chasseur ne soit sur pied, le guépard était hors de sa vue.

Ainsi parlait le vieux en servant à ses hôtes un alcool de noix de sa fabrication.





Le chasseur passa les semaines suivantes à installer des pièges pour éliminer tous les éventuels prédateurs qui pouvaient lui contester sa nourriture. Il y mit toute son énergie et son temps, pour interdire l'accès au point d'eau hormis par le chemin passant devant la souche, refusant même de se rendre à l'enterrement de sa première épouse et de sa fille, piétinées par une horde de gnous paniqués par l'orage.

Ainsi parlait le vieil homme qui ne cherchait plus à masquer les larmes guidées par les rides de son visage.

Rapidement, le chasseur eut plusieurs huttes et une dizaine de femmes. Il se savait puissant et respecté partout et par tous. Les herbivores venaient sans crainte car il n'y avait plus de carnassiers. Les alentours du point d'eau étaient entourés de barrières improvisées, de branches d'arbres qui forçaient les proies éventuelles à approcher l'eau par un chemin étroit. De derrière sa souche, le chasseur pouvait tuer sans prendre le moindre risque. Il prélevait même plus qu'il ne lui en fallait afin de troquer avec les nomades qui passaient prêts de chez lui et qui avaient faim, au point d'accepter n'importe quel échange.

Toutes ces choses qui perdent de leur valeur quand le ventre crie famine et que les enfants tombent comme les mouches. Personne ne mange son or ou ses diamants et encore moins de la vaisselle de valeur.

Un après-midi, le soleil dessinait une boule rouge carmin qui descendait lentement derrière les montagnes qui fermaient le côté ouest du point d'eau. Un éléphant gigantesque s'approcha du point d'eau. Visiblement, il était affaibli par la soif. Derrière le pachyderme, un apprenti chasseur le suivait, essayant maladroitement de ne pas se faire repérer. Sans sortir de derrière sa souche, le chasseur planta une flèche dans le cœur de l'apprenti traqueur. Avec sa sagaie et en vociférant, il força l'éléphant à faire demi-tour et à piétiner le corps du jeune homme. Il récupéra sa flèche et au moyen d'une grosse pierre lui explosa le visage.

Ainsi le vieil homme pleurait.

D'autres chasseurs arrivèrent et découvrirent le cadavre mutilé. L'homme qui le retourna était son frère aîné.

Après plusieurs verres d'alcool, le vieil homme expliqua que le frère aîné tua le chasseur, prit ses huttes, ses femmes, sa place, officiellement pour pouvoir se venger de l'éléphant responsable de la mort de son frère cadet adoré. Il passa le plus clair de son temps à repousser tous les guerriers qui convoitaient son statut, ses femmes et toutes ses richesses.

Très vite, tous les plans d'eau furent la propriété d'une personne qui n'hésitait pas à tuer quiconque osait s'approcher ou boire sans payer. Certains en possédaient plusieurs. Et plus ils en avaient, plus ils en voulaient.

Le lion était mort. Pour boire, la gazelle jouait à pile ou face.

Ainsi le vieux pleurait.

Il sanglotait sur la bêtise et l'égoïsme des hommes.



Depuis ce jour, l'extrême cupidité humaine n'a plus aucune limite.
Ainsi parlait le vieil homme.

Né en 1965, Jean-Jacques Busino exerce plusieurs métiers tout en se consacrant à l'écriture.

1° sélection, 1994 - Suisse romande - Un café, une cigarette - Ed. Payot

Dernière parution - Chicoutimi : jusqu'où les eaux sont profondes - Flammarion, 2002

1.

Plus jeune, elle avait été douée d'une imagination débordante. Elle voyait des diabolins grimaçants dans les ramures du peuplier devant la fenêtre de sa chambre, des griffons et autres monstres dans les nuages, déchiffrait les frontières de pays inventés dans les fentes de son plafond et suivait les fleuves inexplorés coulant dans les rigoles d'eau sur la paroi de la douche. Mais depuis peu, ses rêves perdaient de leur vivacité.

Dernièrement, il lui semblait même que, dans la douche, par la fenêtre ou même dans les nuages, elle ne distinguait plus rien d'autre que son visage à elle, encore enfantin, mais chiffonné, inquiet, comme tourné vers le dedans (au point qu'elle peinait parfois à se reconnaître).

Sa mère l'avait avertie : elle était presque assez grande, un beau jour, il y aurait du sang dans sa culotte et hop ! Elle serait une femme. C'était normal, toutes, elles passaient par là, fallait pas avoir peur, et point. Sa mère n'était pas une sentimentale.

Et elle non plus, qui avait aussitôt imaginé des torrents d'un beau rouge lumineux dévaler à l'intérieur d'elle en bondissant gaiement d'un creux à l'autre, et elle pâle et résolue et digne et courageuse comme une princesse captive enfin, enfin ! délivrée de l'enfance.

Elle n'avait donc pas prévu que cela ferait si mal ni que ses rêves perdraient tant de leur brillant.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle se sentait patraque. Mais, avait dit sa mère, pas question de rater l'école.

Elle était donc partie, défiant le mal de ventre en enfilant la petite robe d'été jaune qu'elle avait toujours aimée. Mauvaise idée : elle s'y sentait nue, vulnérable, exposée.

Et elle avait froid. Elle avait l'impression que quelque chose la grignotait de l'intérieur. C'était comme si la frisquette tranquillité de la rue où s'effiloçaient les derniers rêves de la nuit se transformait en une chose vivante qui pulsait dans son corps.

Brusquement affolée, la douleur pleine en elle menaçant de se répandre par sa bouche ou son ventre, d'inonder les pavés, elle s'arrêta, tourna sur elle-même, voulut appeler quelqu'un, mais qui ? Elle était seule.

Elle s'appuya contre un platane, s'assit, se releva aussitôt, se rassit. Les genoux sous le menton, elle attendit. Elle écouta pendant un moment : elle se sentait tout à coup pénétrée du silence de l'automne, et l'estomac comme tapissé de rouille.

Une douleur plus violente la traversa comme une flèche, tout de suite éteinte,



comme si elle l'avait rêvée. En même temps, elle entendit un léger claquement de corde trop tendue.

Contre ses cuisses, une chaleur douce et lente rampa comme un délicat mil-lepatte de rouille.

Le sang presque noir dessinait une ligne de bas de soie sur ses jambes, dégouttait le long de ses talons et partait serpenter paresseusement entre les pavés de la rue. Stupidement, assise là, par terre, elle pensa, voilà, c'est fait, je suis une femme.

Elle pensa, bizarre comme le sang dessine une ligne bien nette, comme il sépare le trottoir en deux pays distincts.

Elle pensa, d'un côté, l'enfance, de l'autre, l'âge adulte. Et rien à faire pour revenir en arrière.

Elle se sentait déchirée par une nostalgie, mais sans savoir de quoi. Elle pensa, peut-être de mes rêves d'enfant, de quand j'étais une princesse ?

Ensuite, elle entendit – et il lui semblait que c'était la première fois – les secondes, les minutes et les heures tictaquer dans sa tête. Pendant un moment, elle ne fit rien, que compter combien il lui semblait qu'il en restait pour elle.

Alors, elle se releva, retourna chez elle. Elle prenait garde à bien marcher du côté droit du minuscule delta de sang rouge qui coulait dans la rue pentue en se ramifiant ici et là dans les interstices des pavés.

2.

Depuis qu'elle avait cessé de saigner tous les mois, elle rêvait beaucoup. Mais pas de princesses : de chats abandonnés, d'enfants lui tournant le dos, ou de sa mère lui reprochant quelque chose (elle ne savait quoi) avec véhémence.

Elle avait pris des kilos, perdu quelques espoirs, égaré presque toute sa mémoire, gagné une quantité de nouvelles articulations (à en juger par ses douleurs) et acquis cette imagination morbide qui la faisait rêver, et presque même croire en Dieu. Elle se réveillait souvent en pleurs, épuisée, nostalgique, mais de quoi ? Elle ne le savait pas vraiment.

Tout cela lui rappelait vaguement l'enfance (la sienne ?), mais comme déteinte, étouffée, effilochée, morte. Tout, dans sa tête pleine de brumes, était désormais d'une couleur sépia, comme la photo d'un paysage disparu depuis longtemps. Plus question d'éternité, dans ces rêves, mais de solitude, oui.

Elle rêvait donc, des songes tristes finissant toujours mal (comme dans la réalité, en fait), d'amours ponctuées d'éclats et de ruptures (et aussi, mois après mois, de flots de sang douloureux annonçant qu'elle n'était pas enceinte), de deuil (son dernier amoureux était tombé mort comme un cheval, alors qu'ils visitaient Lisbonne – il venait de faire une remarque sur la lumière incomparable de la ville) et de solitude (voilà dix ans, elle avait cessé de perdre du sang parce qu'elle était désormais juste trop vieille).



Le seul homme qui restait aujourd'hui dans sa vie était le médecin (d'ailleurs presque aussi vieux qu'elle) qui soignait ses mille maux de vieille écorchée stérile.

C'est un cancer, lui annonça-t-il. Pas de rémission. Pas trop de douleurs non plus, vu votre âge. Seulement, dites-moi s'il y a du sang.

Et ce soir, voilà qu'elle se sentait patraque.

Voilà que son ventre était déchiré de crampes acérées comme une lame de couteau.

Et voilà qu'elle saignait.

C'était comme si...

Elle en resta stupéfaite, et stupidement heureuse. C'était comme si.

C'était comme avant, avant que son amour fût cendre, avant qu'elle fût seule et doublement sans espoir de jamais enfanter.

Dans sa tête pleine de rêves et de brume, elle se dit, peut-être, puisque j'ai suffisamment vieilli, suffisamment payé mon dû à la vie, peut-être le processus s'inverse-t-il. Elle se dit, à force de me laisser vieillir impitoyablement. On a eu pitié de moi, là-haut ; elle pensa, On répond enfin à mes rêves d'enfant.

Une chose était sûre, le sang qui (depuis l'annonce) maculait régulièrement les draps de son lit n'était pas imaginaire : il se pouvait donc fort bien qu'elle soit de nouveau capable d'enfanter !

Par mesure de précaution (elle ne tenait pas du tout à faire face au scepticisme de quiconque), elle ne parla à personne du sang d'un beau rouge clair dont, comme avant, elle teintait désormais régulièrement ses sous-vêtements.

Ni des douleurs qui, comme avant, déchiraient régulièrement son ventre.

Elle ne dit à personne qu'elle avait jeté tous ses draps de couleur, ne gardant que les blancs, pour être certaine de ne rien manquer de ce qu'elle appelait par-devers elle son « passage de la frontière à l'envers ».

Elle ne dit rien. À qui, d'ailleurs ? Elle était seule. Et elle ne voulait pas que le médecin la mette en observation comme une bête curieuse.

Du moins, tant qu'elle n'aurait pas enfin enfanté cette chose palpitante, oui, vivante, qui grossissait en elle, et remuait juste là, sous la peau de son ventre.

Né en 1960 à Martigny, Nicolas Couchepin fait ses études à Saint-Maurice et Lausanne. Après avoir travaillé dans le social, il se consacre à l'écriture et vit à Zürich.

4° sélection, 1994 - Suisse romande - Grefferic - Ed. Zoé

Dernière parution - Les Mensch - Seuil, 2013



Ananda Devi - **CONFINES ET DÉCOUVREURS**

Frontière. Il y a une sorte d'âpreté dans ce mot : le front est l'avancée plane du visage, le ciel où se profilent les premières rides, la note extrême d'un champ de bataille ; l'hiver tendu dans un poing fermé, la ligne narquoise entre terre et océan. Là d'où nous parvient le tiers vocable, cette ombre de l'étranger qui se profile au-delà de nos peurs.

Pourquoi en avoir si peur ? Après tout, hormis les démarcations naturelles des montagnes, des abîmes et des océans, ce mot est inexistant. C'est un mot créé de toutes pièces, façonné dans le matériau géologique de nos craintes. Un mot hérissé de barrières imaginaires. Pourtant, une fois dessinées, on peut aussi les franchir avec joie, ces lignes de faille qui se lancent aussi froidement à l'assaut des cartes. Les aimer pour la possibilité de les contredire et les outrepasser, surtout celles qui se chargent de droits et d'interdits et de papiers d'identité et de décrets officiels et de charges douanières, bornes, postes, limites, jalons, tout ce qu'il faut braver, habillé d'invisible ou brinquebalé dans une cage à oiseaux ou dans une barque qui prend l'eau, tout ce qui adopte la forme de murs ou de barbelés ou de bunkers, et dont la désolation ne demande qu'à être fleurie de cimetières.

Ce mot étrange et angoissant, il porte aussi sa charge de rêves. La bouche se rassemble en une moue inquiète pour prononcer la première syllabe, et ensuite s'étire à l'horizontale, en une sorte de sourire, sur la deuxième syllabe. Ainsi ce mot paradoxal se contredit-il lui-même, devient-il l'écho de ce tiers qui va prendre de front l'infranchissable.

Toute ma vie, j'ai écouté son appel : je suis faite de la matière des ailleurs, du cloche-pattes des migrants, d'un grand potage de déraison. Une île enfantée des volcans et accouchant de continents. Enfant, je célébrais les noces de mes poupées littéraires, Lizzie Bennet et Arjuna, le nain Touchstone et Anarkali, Sindbad et Esmeralda, Cyrano et Mami Wata, et il en naissait des enfants à l'improbable carnation, prêts à peupler mon île de mythes nouveaux et à s'enivrer d'horizon. Comment alors ne pas subir la séduction des lisières ? Les extrêmes n'y dansent-ils pas sur la pointe des pieds ? N'éprouve-t-on pas alors l'envie de courir sur les récifs, quitte à s'entailler les pieds sur le tranchant du corail ?

D'une île à la terre entière, d'une planète à la galaxie, du soleil à l'infini, où se situent nos confins ? Nous devrions n'avoir de cesse que de les faire reculer pour aller encore plus loin, là où la pensée libère son vertige et les certitudes s'effritent, que ce soit vers l'infiniment petit ou l'infiniment grand, même recherche, même désir d'impossibles, même souci d'enchâsser l'ombre de nos pas. A quoi servirait-il de nous entourer de cloisons ? Nous ne sommes pas nés pour cela, pas pour cet entre-deux qui se retranche derrière des rideaux de méfiance, pour les miradors qui surplombent les cœurs, pour les affiches gammées qui transforment les minarets en





missiles. Est-ce là tout ce que vous êtes ? Leur dis-je, tremblant de voir ce glissement perceptible vers la source de nos hantises. Ne voyez-vous pas comment s'agence l'innommable – par une simple affiche rouge et noire, un simple décret (les demandeurs d'asile n'auront pas le droit d'aller dans certaines zones publiques), un simple mur – et nous voici replongés dans les plus noires heures de l'histoire ? Avez-vous oublié la séduction de la peur ?

Ce mot qui rime avec œillères, l'écriture l'étire et le démantèle, lui donne des ailes. Elle jongle avec, le transforme en forfanterie, en fumisterie, en fourrière, en rombière, en roturière, en douairière, en forage, en foirage, elle tend un doigt malicieux pour effacer les traces et brouiller les pistes, pour redessiner courbes et contours, pour créer des pays là où il n'y en avait pas, pour rassembler des peuples séparés par un trait, pour replonger le monde dans son délicieux désordre et permettre à notre grand-mère Lucy de traverser les continents et les mers sans que quiconque se permette de lui demander ses papiers.

Demander ses papiers à Lucy, c'est demander à chacun une preuve d'humanité. Serions-nous tous à même de montrer patte blanche ?

Et ainsi ce mot qui m'a entraînée sur ses chemins de traverse est devenu finalement la tentation de la démesure. Plus loin, plus loin encore, aussi loin que possible dans les mondes intérieurs, là où l'enchantement est une étincelle d'or dans le regard et la peau s'habille d'étoiles. Le pur émerveillement de la découverte aura poussé les premiers explorateurs à découvrir leurs Indes, leurs Amériques.

Pourquoi aujourd'hui mettre à mort les découvreurs ?

Née à l'île Maurice en 1957, Ananda Devi publie ses premières nouvelles à 19 ans. Après des études d'anthropologie sociale, elle revient à l'écriture et s'y consacre entièrement.

17^e sélection, 2010 - Rhône-Alpes - Le sari vert - Gallimard

Dernière parution - Les jours vivants - Gallimard, 2013



Depuis longtemps je me promets de
traverser la frontière et maintenant
il est trop tard.

*

En finnois le mot frontière se
dit: RAJA.
je suis perdu: OLEN EKSYNYT.

*

Sur les cartes, la ligne pointillée
qui marque la frontière est de plus
en plus pâle, de plus en plus
difficile à repérer et à suivre.

*

DO NOT TRESPASS. Merci bien,
je n'en avais nullement l'intention.

*

Née à Lyon en 1959, Sylvie Doizelet étudie la philosophie et l'hébreu biblique .
Elle vit maintenant dans l'Aude où elle travaille comme traductrice et à son oeuvre
littéraire.

2° sélection, 1995 - Rhône-Alpes - Sous quelle étoile - Gallimard

Dernière parution - Le voyageur attardé - Le temps qu'il fait, 2012

De l'autre côté l'herbe est plus verte. Ce n'est pas un dicton, c'est la vision du monde partagée par tous les animaux, prêts aux pires contorsions pour goûter au vert, de l'autre côté de la palissade.

*

"And the shame was on the other side." Il paraît que cette chanson de 1978 résonne dans tous les stades, aujourd'hui. (Heroes, DB).

*

Berlin.

*

Olga n'a pas voulu tenir compte de la frontière et elle est morte électrocutée - le vétérinaire, pour la 10^e fois, a écrit pour protester : les clôtures électriques sont désormais interdites. Mais tout le monde s'en fiche.

Sylvie Doirelet

Je ne l'ai d'abord entendu appeler que frontera. Elle se dressait, terrible, entre la France et l'Espagne, comme un de ces démons qui jettent l'épouvante, non seulement dans l'esprit des enfants, mais des grandes personnes. Puisque mon père n'en parlait qu'avec un frisson dans la voix.

La frontera c'était le lieu mystérieux où il nous conduisait dans la voiture surchargée de valises, maman, mes frères et sœurs et moi pour nous mettre dans le train. Gare de Cerbère. A dix ans, j'imaginai le monstre qui gardait les enfers. Et il devait bien y avoir l'enfer de l'autre côté de cette ligne interdite que mon père n'avait pas le droit de traverser. Il s'en retournait seul après d'ultimes recommandations : on donnerait à ses sœurs ces lettres enluminées de dessins et de poèmes, on saluerait sa mère, la tombe de sa mère et on n'oublierait pas de lui rapporter le fromage Manchego et le pain. Surtout le pain, lourd et blond, pareil à sa terre que lui, l'impie, l'iconoclaste, mangerait religieusement, découpant de fines tranches de son canif comme s'il s'incorporait l'âme de son pays.

Et après le départ du train, il reprendrait le volant pour rôder encore sur les petites routes des Pyrénées, longeant autant qu'il pouvait l'interdite frontière, avant de remonter à Lyon. Car je compris très vite que de l'autre côté commençait la terre de mon père, et qu'elle lui était, à lui seul, interdite. Il lui fallut attendre que Franco amnistie les prisonniers politiques en 70 pour y retourner.

De l'autre côté de la frontière, c'était un autre univers. La terre était plus rouge, plus âpre, la lumière plus intense, les couleurs exaspérées comme des pigments, les sons résonnaient autrement dans la riche vocalisation de la langue. Et les odeurs ! Les yeux fermés pour humer violemment le grand corps de l'Espagne, parfum rauque de ciste sec et goulées fraîches des cafés sombres comme des puits sous les arcades, qui sentent l'anchois et l'anisette et le carrelage lessivé à grands seaux d'eau. Sans doute, les humains étaient autres de l'autre côté de la frontière. La traverser le temps des vacances, c'était pénétrer dans l'étrangeté même, le dernier bastion des dictatures fascistes, l'Espagne franquiste. Qu'on se le dise ! c'est pourquoi elle était gardée par des hommes en armes vêtus de vert dont les incroyables casques en celluloïd, entre le chapeau de torero et celui du Jedi de la guerre des étoiles, jetaient des éclats noirs : la guardia civil aussi terrifiante que dans les poèmes de Lorca. C'était une frontière fermée, armée, faisant face à l'ennemi, au sens étymologique du terme : le front. J'en ai passé tant d'autres depuis, dont je conservais orgueilleusement les coups de tampon sur mes passeports comme autant de trophées : Liban, Jordanie, Syrie, Egypte, Arabie. Ce Moyen Orient couturé des frontières politiques laissées par la chute de l'empire ottoman. Ça a beau être la même langue, la même culture, cousinages belliqueux cependant. Querelles de famille. Frontières défensives, bouclier levé contre l'autre, le frère maudit.



Chacun voit Caïn derrière sa frontière.

Se peut-il que la frontière soit inscrite profondément et de manière indélébile dans notre humanité ? Que la frontière soit ce qui nous fonde, limite et matrice à la fois ?

Enceintes de pierres, de fer ou de béton armé, grande muraille de Chine, murs de Berlin, de Gaza, du Mexique, barrages contre l'immigration, murs de la peur, murs de la haine, murs de la honte. La frontière, scarifiée sur le sol, sur les cartes et jusque dans les toponymies.

Juillet 2013, je suis à Palos de la Frontera, dans cette Andalousie où le mot « frontera », régulièrement accolé aux noms des bourgades - Jerez de la Frontera, Arcos de la Frontera, Vejez de la Frontera – rappelle la reconquête obstinée, poursuivie au fil des siècles. Les Maures repoussés au-delà d'une ligne toujours mouvante, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à reconquérir : 1492, chute de Grenade. Enfin chez soi. Entre Espagnols. Isabel et Ferdinand, les rois catholiques. Mais voilà, la même année, il y eut Colomb et la conquête de l'Amérique, nouvelle frontière, non plus dans le sens de refuge mais d'ouverture, confins du monde sans cesse repoussés. Colomb, parti du petit village de Palos de la Frontera après sept ans de tractations pour convaincre Isabel. Cette fois la reine ne s'était pas mis les mains sur la tête en lui disant « Ay ! Colomb, tu es fou, retourne d'où tu viens ! ». Non elle lui avait accordé le dinerito, restait à trouver l'équipage, des hommes assez cinglés pour s'embarquer avec lui dans cette aventure suicide. Pensez, le bout du monde pour ces matelots ignares, plus habitués au maniement de la charrue que de la grand voile, tremblants à l'idée que la mer brusquement s'arrête et dégringole en une cosmique cataracte, puisque bien sûr la terre était plate comme une hostie !

Palos de la Frontera oublié de l'histoire, le village du prodige, le port minuscule qui a découvert le nouveau monde et d'où la mer s'est retirée. La crique, à présent ensablée, n'abrite plus qu'une station service à l'emplacement précis où étaient amarrées les trois caravelles. C'est là, qu'après avoir visité le monastère de la Rabida qui hébergea Colomb, je fais le plein, en pensant aux marins qui y firent l'aiguade avant de partir. Ce soir, à la terrasse d'un café, j'attends que la vraie nuit s'installe avec ses étoiles rieuses qui sentent le jasmin et sa pleine lune de Ramadan. Le même ciel qui salua Colomb, un ciel au-delà des frontières et du temps. Vers minuit des autocars de ligne déchargent leurs cargaisons de passagers aux yeux las. Commence alors une noria d'arrivées et de départs qui durera une partie de la nuit. Pas des touristes étrangers, ni des voyageurs espagnols, ces hommes et ces femmes, jeunes pour la plupart qui s'éloignent d'un pas chance-lant, ankylosés par les trois jours de car, ce sont des travailleurs roumains. L'Espagne en crise reste encore l'Eldorado des miséreux de l'Est qui sarclent les champs, cueillent les fraises, servent dans les bars pour une poignée d'euros.

Il fallait que les frontières intérieures de l'Europe s'effacent pour que ce patelin



devienne leur dernière frontière. La pointe extrême du vieux continent n'est plus le promontoire, la rampe de lancement vers le nouveau monde, mais la destination ultime de ceux qui n'ont plus rien. Le retour de bâton sarcastique de l'histoire, ce que les Anglais appellent poetic justice. Mais Palos ne signifie-t-il pas bâton ? Sur les autocars rouges l'inscription Bucarest - Roma - Genova - Palos épaterait bien Colomb, le Génois !

Née en 1955 à Givors, Carine Fernandez part vivre à 16 ans au Moyen-orient où elle poursuit ses études de lettres par correspondance. Après 20 ans vécus à l'étranger, elle s'installe dans le Rhône où elle enseigne et publie des textes littéraires, critiques, poésie et romans.

11^e sélection, 2004 - Rhône-Alpes - La servante abyssine - Actes Sud

Dernière parution - La saison rouge - Actes Sud, 2008

Gisèle Fournier - **FRONTIÈRE : UNE TRAVERSÉE DU MIROIR ?**

Enfant, j'aimais le mot frontière. Empreint de poésie. De mystère. Au-delà de la frontière, c'était l'ailleurs, l'inconnu. Des paysages inexplorés, une architecture différente, une langue étrangère, d'autres gens avec, souvent, une autre couleur de peau. La découverte d'une culture, d'un mode de vie nouveaux. D'un monde jusqu'à présent resté secret. J'aimais les passer, ces frontières, en dépit des quelques bonshommes en uniforme qui vérifiaient nos papiers, fouillaient nos bagages, nous posaient des questions incongrues. Qui, rarement, nous gratifiaient d'un sourire et nous souhaitaient bon voyage.

Plus tard, j'ai appris que ce joli mot, frontière, ne servait pas seulement à signaler quelques postes de police ou de douane. Qu'il pouvait parfois se dire mur, rideau de fer. Qu'il désignait des espaces délimités par des grillages, des barbelés, surveillés par des hommes en arme sur des miradors. Ce mot, j'ai commencé à ne plus l'aimer lorsque j'ai compris qu'il démarquait des territoires que personne ne pouvait franchir, rarement dans un sens, presque jamais dans l'autre. Qu'il signifiait enfermement, privation de liberté en tout genre. Que, dans les étendues qu'il cernait, se pratiquaient torture et largage de corps de prisonniers, parfois vivants, dans des mers, des deltas, des embouchures.

Ensuite, il y a eu les passeurs avec leurs embarcations prenant l'eau et les passagers, ayant payé, qui chaviraient. Certains, noyés. Il y a eu des corps gelés à l'arrivée sur un tarmac dans des trains d'atterrissage.

Il y a, de nouveau, encore et encore, des violés, des fusillés, des gazés, des amputés. Des massacrés.

Ce mot, frontière, pour moi, n'est plus magique.

La traversée du miroir est-elle encore possible ?

J'ignore ce que l'on peut faire. Sûrement pas grand-chose. Peut-être, balancer nos écrits par-dessus ces frontières. Pour les transgresser. Les pulvériser. Car, à présent, tous nos textes, il sera difficile de nous les enlever. De les effacer.

Economiste de formation, Gisèle Fournier a travaillé de nombreuses années à Paris avant de revenir s'installer à Genève où elle se consacre à l'écriture.

12° sélection, 2005 - Suisse romande - Perturbations - Mercure de France

15° sélection, 2008 - Suisse romande - Ruptures - Mercure de France

Dernière parution - Le dernier mot -Mercure de France, 2010

Philippe Fusaro - **LA LIGNE ROUGE**

Si je devais donner corps à la frontière sous la forme d'une image, je dessinerais une ligne rouge au tracé fragile, pas net, pas droit et pourtant, la ligne serait directe, elle ne marquerait aucune hésitation dans son trajet. Sa géographie serait précise. Elle diviserait mon corps en deux parties plus ou moins égales.

A gauche, côté cœur, on lirait la part du père, la figure italienne, la figure des origines.

A droite, la part maternelle française guiderait l'autre partie du corps et la langue maternelle en serait le fluide qui descend jusqu'à la main, la conduit quand elle écrit. Mon dessin aurait la géographie d'un atlas. L'Europe est au centre. La France allongée sur le sol, l'Italie à sa gauche.

Peu de temps après la mort de mon père, je lisais *Le Grand passage* de l'écrivain américain Cormac McCarthy dans lequel la frontière floue, sauvage est avant tout métaphysique. Deux frères en quête d'absolu vont la franchir à trois reprises. Ils recherchent un monde qui tend à disparaître dans leur propre pays. Ils pensent pouvoir l'arrêter au-delà de cette ligne rouge et vivre selon leurs principes mais la réalité n'a rien à voir avec ce qu'on se figure de cette autre contrée. Je peux appliquer le même principe dans l'imaginaire d'un enfant d'immigré.

Le Grand passage est le roman qui m'a le plus aidé pendant cette période de deuil. Il est le second volet de La trilogie des confins. C'est ainsi que Cormac McCarthy l'a nommée.

En italien, la frontière se dit « confine ».

Né en 1971 à Forbach, sa famille venait du Sud de l'Italie, pays que l'on retrouve dans chacun de ses livres. Philippe Fusaro vit maintenant à Valence où il exerce le métier de libraire, s'autorisant des séjours plus ou moins longs à l'étranger.

12° sélection, 2005 - Rhône-Alpes - Le colosse d'argile - La fosse aux ours

18° sélection, 2011 - Rhône-Alpes - L'Italie si j'y suis - La fosse aux ours

Dernière parution - L'Italie si j'y suis - La fosse aux ours, 2010

J'ouvre un œil. Pas l'autre. L'autre reste collé, définitivement clos sous une épaisse couche de sueur. Six heures, trente-cinq degrés dans ma chambre. La boîte à froid murale s'est tue hier dans l'après-midi. Depuis toute l'Afrique s'est donné rendez-vous dans mon lit. Je l'avais pourtant dit la veille au soir, au monsieur derrière le comptoir de la réception: ma clim ne marche plus. Il m'a regardé, et puis, à la fin, tout à la fin il m'a répondu. Oui.

Manifestement il avait tout dit, la discussion était close. Il a ramené son regard sur sa neuvième série américaine de la journée. Une par heure, nous étions en début de soirée. L'écran scintillait de poufiasses à grosses choucroutes blondes et robes de soirée pleurnichant mollement dans un décor chantilly tout près de jeunes quadras à la dentition extraordinairement blanche qui sirotent, entre deux sentences bien pesées sur le destin et l'infidélité, une bouteille de whisky dont le prix suffirait à nourrir un téléspectateur Togolais pendant toute une année. Dallas ? Je lui lance. Les feux de l'amou' il me fit! Dallas, j'aurais bien trouvé quelque chose à dire là-dessus: JR, son chapeau, Le Texas, la petite reine, Lance Armstrong, ou l'autre celui qui a marché sur la lune, les puits de pétrole, Bush père, fils et saint esprit, L'Irak-quelgâchi, bref quelque chose qui crée du lien! Dallas, la série, là où les peuples du monde entier se retrouvent pour partager un peu de métaphysique comme les anciens se retrouvaient autour du feu pour partager un morceau de pain...

Mais ce n'était pas Dallas, c'était Les feux de l'amour, il venait de le dire et je ne connaissais rien aux feux de l'amour, un vrai puceau, rien à partager sur le sujet qui fasse avancer la cause de ma clim! Car enfin, je l'avoue, c'est l'état de ma clim qui m'importait. J'étais prêt à m'enflammer pour n'importe quelle série minable pourvu que baisse mon thermomètre! Que celui qui n'a jamais eu chaud me jette la première pierre!

En laissant mon hypothétique sauveur je m'éloignais dans le doute. Avait-il dit oui, je comprends ce que vous me dites? Un oui qui sert à tout et à n'importe quoi, c'est-à-dire à rien ? Ou voulait-il dire : oui, je comprends votre problème et je compte intervenir dans les plus brefs délais comme m'invite à le faire mon statut de réceptionniste d'un hôtel pas trop mal tenu ? Un oui pouvait-il induire un si long sous-entendu, même en Afrique ? Chez moi en France, du tac au tac ç'aurait été: « Oui-quoi ?-ça-va-marcher-quand ? -et-si-ça-ne-marche-pas-il-va-falloir-m'en-trouver-une-autre-ne-comptez-pas-sur-moi-pour-payer-une-chambre-sans-clim-et-puis-vous-pourriez-arrêter-la-télé-quand-un-client-vous-parle ! Mais je n'étais pas chez moi mais à Lomé/ Togo. Je n'étais pas en France et je n'ai pas voulu blesser, je n'ai pas voulu passer pour celui qui ne comprend pas le sous-entendu, donc la culture, je n'ai pas voulu jouer de mon statut de client qui paye, de client roi... J'ai préféré passer pour un con plutôt que pour un salaud et je suis allé me coucher dans



ma fournaise mes questions sous le bras.

C'était donc hier au soir, la nuit est passée, le matin a apporté réponse à mon interrogation: trente-cinq degrés! Tout était dit, ce « oui » ne sous-entendait rien du tout, il voulait dire la même chose qu'à Paris ou Moscou : je m'en fous !

Ne ruminons pas le passé, surtout quand une bonne douche suffira à l'effacer, debout! Je pousse la porte et aperçois le bout du tunnel : salle de bain ! Je me soulage d'un tout petit pipi, tire la chasse et me tourne vers la douche !

Gilles ? Dix litres d'eau gaspillée pour évacuer trois gouttes de pipi ? Où te crois-tu ? En Norvège ? En Islande ? Apprends à être écologiquement responsable ! L'eau c'est la vie, surtout en Afrique !

Tout nu dans ma salle de bain, je décide de me faire pardonner.

J'empoigne Timoteï Eclat Cuivré. Deux mots sur mon tube de Timoteï Eclat Cuivré. Je l'ai acheté juste avant de partir, à Auchan, rayon Soins du corps. Six cent tubes répartis en soixante parfums différents et j'ai choisi celui-là. Timoteï Eclat Cuivré, juste à côté de Timoteï Pépite de tabac, à l'emballage un peu plus sombre qui m'a tenté un moment. Pourtant c'est « Eclat Cuivré » que j'ai choisi. Peut-être parce que j'aime la couleur du cuivre ? Peut-être parce que « Eclat » a un côté vivifiant qui va bien avec le matin ? Peut-être parce que je suis fumeur et que « Pépite de tabac » me semblait faire double emploi ? J'ai donc choisi « Eclat Cuivré, » c'était là mon cadeau de voyage, moi qui n'utilise d'habitude que des savons tout cons et beaucoup moins chers, je m'étais offert une folie, un savon liquide, plus pratique pour un voyageur des pays chauds. C'est abyssal, vous êtes là, devant vos six cents tubes de savon, à côté des trente mille boîtes de conserve, demain vous partez pour l'Afrique...

Mais quittons le rayon soins du corps et revenons à ma salle de bain de l'hôtel Franco-suisse à Lomé/ Togo où je me trouve maintenant, la tête pleine de bonnes résolutions écologiques et le corps barbouillé de bas en haut de Timoteï sans avoir fait couler la moindre goutte d'eau ! Ça y est, je suis cuivré de la tête aux pieds ! Rinçons maintenant ! Puisque vous l'avez compris l'écologiquement responsable dissocie savonnage et rinçage pour dire non au gaspillage !

Pas d'eau.

Dix fois, j'actionne le mélangeur, pas d'eau !

Je me précipite sur le lavabo, pas une goutte d'eau ! La chasse d'eau est vide, n'en parlons pas, pas une goutte dans toute la salle de bain et moi, nu comme un ver, complètement badigeonné, complètement cuivré !

Timoteï sèche sur moi à une vitesse folle ! Si je ne réagis pas je finirai statufié au milieu de ma chambre. La porte est fermée de l'intérieur, il faudra l'enfoncer pour me porter secours... à moins qu'on ne me croit rentré en France, qu'on ne m'oublie là, momifié dans le Timoteï jusqu'à la fin des temps...

Vite, je me jette sur une serviette de toilette, arrache à ma peau l'essentiel et retrouve



un peu de souplesse. Comment est- il possible que ce savon ait séché si vite sur ma peau ? J'attrape le tube. Timoteï et en tout petit en dessous : après shampoing !

Ce n'est pas du tout un savon mais un après shampoing ! Je lis encore: Pour les brunes « voor brunetes » en flamand sans doute puisque le tube est entièrement bilingue... Pour les brunes ? Ma sexualité vacille ! Et là mes yeux se portent sur la serviette de toilette qui m'a sauvé de la momification. Elle se tient bien droite devant moi comme au garde à vous, dure comme l'ébène et pourtant blanche...un blanc légèrement cuivré. Je la saisis, plonge dans mon pantalon et fonce à la réception.

Mon homme est là, la télé aussi. Il me sourit franchement et avant que j'ai pu ouvrir la bouche il me montre le petit écran d'un air triomphal: Dallas ! Il me dit!

Je ne relève pas. Je voudrais une serviette propre s'il vous plaît.

Le type découvre ce truc tout raide que je porte sous le bras comme un carton à dessin, il ouvre grand la bouche, et s'en va ma serviette sous le bras se demandant ce que les Français peuvent bien fabriquer dans leur chambre pour retourner le linge dans un état pareil...Peut-être même imagine-t-il que je lui ai jeté un sort et qu'il ferait bien de se méfier d'un blanc comme moi, capable de statufier une serviette quand bon lui semble... comme une petite vengeance, un avertissement lancé à celui qui n'a pas su s'occuper de sa clim...

Me voilà à nouveau considéré dans cet hôtel ! Je me détends ! Je m'offre dix minutes de JR bien méritées. J'adore « Dallas » mais nous le savons tous, il y a des plaisirs qu'on ne peut s'offrir que dans l'anonymat de pays lointains...

Né en 1963 à Saint-Etienne, Gilles Granouillet y vit toujours. Conseiller littéraire à la Comédie de Saint-Etienne, il est aussi metteur en scène et auteur de théâtre.

17° sélection, 2010 - Rhône-Alpes - Zoom - Ed. Lansman

Dernière parution - Combat - Avant-Scène, 2012



Jean-François Haas - DE QUELQUES FRONTIÈRES

J'écris en français parce que mon père était catholique. Il était né le 12 août 1911, de Johannes Haas et de Rosa, née Scherwey, qui habitaient déjà la région où je vis aujourd'hui. Une terre à la frontière des langues qui étaient alors d'un côté le suisse-allemand et de l'autre un parler franco-provençal, appelé patois, comme on dit nègre ou bougnoule, et que l'école combattait au profit du français. Une terre à la frontière aussi des religions, catholicisme et protestantisme. Les langues se sont mêlées et sont à l'origine d'un français nourri de patois et de suisse-allemand, et d'un suisse-allemand nourri de français et de patois. Les religions en revanche, engoncées dans leur dogmatisme, s'excluaient, même si les hommes et les femmes vivaient au quotidien toutes sortes de solidarités et d'interdépendances, nous y reviendrons.

Le canton de Fribourg avait pour religion officielle le catholicisme. C'était donc la religion enseignée à l'école. Mais les protestants avaient obtenu le droit d'avoir leurs propres écoles, pour que leurs enfants ne soient pas soumis à l'enseignement catholique dispensé en classe durant les leçons de catéchisme et celles de Bible. Dans notre région, à côté de l'école officielle, existait donc une école libre publique ; et comme les réformés de chez nous parlaient en général suisse-allemand, l'enseignement y était dispensé en allemand.

Mon père commença l'école au printemps 1918. Pendant que l'Europe agonisait au nom des frontières et que les politiciens se préparaient à en créer de nouvelles, qu'ils allaient rendre bien plus imperméables que les anciennes, Johannes et Rosa Haas, qui appartenaient à la minorité des catholiques germanophones d'ici, furent obligés de choisir : ou bien leur fils serait scolarisé dans sa langue maternelle à l'école libre publique, mais son âme serait alors menacée par la Réforme, ou bien, pour mettre son âme à l'abri de l'hérésie, il irait à l'école officielle, et serait scolarisé dans une langue étrangère, car le peu qu'à son âge il connaissait du franco-provençal parlé dans la région ne pouvait guère l'aider dans l'apprentissage du français. Et ce d'autant moins que les instituteurs n'hésitaient pas à châtier physiquement les enfants qui, pris par leurs jeux durant les récréations, laissaient jaillir dans leurs émotions et leurs enthousiasmes leur langue maternelle, oubliant qu'elle n'était qu'un patois.

Le catholicisme de mon père lui permit cependant de faire la connaissance de celle que, après quelques petits détours, il épousa en 1934. Elle avait un père qui parlait patois, français et suisse-allemand, et une mère qui parlait suisse-allemand, et apprit le patois et le français avec son mari. Ma mère était donc plutôt francophone, et le nouveau couple s'exprima en français avec ses enfants. Le français, un français nourri de patois et de suisse-allemand, devint donc ma langue maternelle. La seule dans laquelle je m'exprime aujourd'hui avec un peu d'aisance. Mais cette langue maternelle, qui nous met au monde, qui nous aide à le nommer et à



y prendre place, se heurta, quand j'entrai à l'école et durant toutes mes études secondaires, à la frontière de ce que l'on appelait le bon français, c'est-à-dire la langue parlée par la grammaire et les dictionnaires. Aujourd'hui encore, ayant pourtant enseigné ce bon français durant trente-huit ans, il m'arrive de m'y sentir un étranger. Mais je suis heureux quand, dans le Sud de la France, je reconnais des mots ou des expressions proches des nôtres. Ou bien en trouvant, dans le livre que Jean Renoir consacre à son père, l'évocation de Gabrielle Renard, une cousine de sa mère, qui, dit-il, savait aider à saigner « le gouri »... Le gouri : ainsi désignions-nous aussi chez nous ce brave cochon qui nous donnait tout ou presque de lui. Dans cette langue, je me sens en famille. Une langue qui s'appelle le français, tout simplement, et qui se parle sans les bornages des académiciens.

On comprendra que j'aime l'humanité des mots plus que leur compatibilité avec le dictionnaire. Et que les frontières, si elles doivent exister, ce dont je ne suis pas convaincu, n'ont d'autre intérêt que de nous donner le goût de l'altérité, qui fait de nous non des semblables mais des frères. Ma région se situe, dit-on, à la frontière des langues et des religions. Lieu de rencontre et d'échanges. Si mon père a subi une forme de déracinement linguistique à cause des autorités religieuses, les hommes savaient vivre ensemble dans leurs différences. La preuve ? Au début des années 50, lorsque les catholiques firent de leurs mains des travaux de terrassement pour construire une église, les protestants vinrent leur prêter main-forte...

Né à Fribourg en 1952, Jean-François Haas a été enseignant et ne commence sa carrière d'écrivain qu'en 2007.

15° sélection, 2008 - Suisse romande - Dans la gueule de la baleine guerre - Seuil

20° sélection, 2013 - Suisse romande - Le chemin sauvage - Seuil

Dernière parution - Le chemin sauvage - Seuil, 2012

Ainsi, il y a vingt ans naissait Lettres frontière.

Clin d'œil de l'Histoire, Lettres frontière est née exactement cinq cents ans après que fut créée la frontière la plus démesurée jamais tracée par l'homme.

L'homme ? Alexandre VI Borgia, le pape scandaleux, fervent adepte de la simonie, du népotisme et de la luxure.

La frontière ? Nous sommes donc en 1493. Le 15 mars, Christophe Colomb revenait à Palos en Andalousie, après avoir traversé l'océan et découvert des terres, qu'il situait dans les parages des Indes. Peu après, par les bulles Inter Caetera du 3 mai, le pape donna aux rois catholiques d'Espagne les îles et terres fermes découvertes, ou à découvrir, à l'ouest d'un méridien placé à cent lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert et de l'archipel des Açores. À l'est de cette limite, les terres nouvellement découvertes revenaient aux Portugais, dont les caravelles avaient atteint le cap de Bonne-Espérance cinq ans auparavant.

Ainsi, Alexandre VI coupait le monde en deux comme une vulgaire orange, par une frontière reliant les deux pôles en ligne droite, et en offrait chaque moitié aux deux plus grandes puissances maritimes de l'époque. Aujourd'hui, pour résoudre un différend frontalier portant sur quelques centaines de mètres, combien de conférences internationales faudrait-il ?

L'année suivante, le roi du Portugal négocia le déplacement du méridien de démarcation à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert. C'était le traité de Tordesillas. Le Brésil non encore officiellement découvert passait ainsi dans l'escarcelle des Portugais. Ceux-ci avaient-ils donc déjà connaissance de l'existence de ce qui allait devenir le « Nouveau Monde » ?

Peu à peu, on s'aperçut que l'on avait affaire à un nouveau continent ; on découvrit un océan derrière la forêt vierge, on détruisit des civilisations jamais décrites par les voyageurs de l'Asie. Bientôt, l'une des nefs de l'expédition de Magellan boucla le premier tour du monde, et une nouvelle controverse opposa les souverains ibériques : par où passait l'antiméridien de Tordesillas, et donc à qui appartenaient les fameuses îles aux épices, de l'autre côté de la Terre ? Pour déterminer correctement la longitude, il fallait pouvoir mesurer le temps avec exactitude, mais on ne disposait alors que du sablier, instrument qui manquait singulièrement de précision.

Finalement, les Portugais récupérèrent les Moluques et laissèrent en compensation les Philippines à leurs voisins espagnols, faisant ainsi quelques arrangements avec la frontière du pape Borgia.

Une frontière de quarante mille kilomètres, qui faisait le tour du monde ! Son tracé ne se souciait guère de considérations orographiques⁽¹⁾ ou hydrographiques, encore moins du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes...

Cependant, les deux puissances ibériques furent bientôt concurrencées.



Défendant les expéditions de Jacques Cartier au Canada, François Ier fit savoir à Charles Quint : « Le soleil luit pour moi comme pour les autres ; je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde ». Pour sa part, le corsaire anglais sir Francis Drake traversa sans vergogne la démarcation et pilla force colonies et navires espagnols des deux côtés de l'Amérique. Quant aux Hollandais, héritiers des « gueux de la mer » rudes à la peine, ils harcelèrent les Portugais dans l'océan Indien jusqu'à disloquer leur empire maritime.

La fabuleuse frontière, indéfendable, prenait l'eau. Elle devint si poreuse que peu à peu on finit par l'oublier... Cependant, on peut encore retrouver son empreinte au détour d'une frontière, linguistique celle-là, serpentant de pampa en forêt équatoriale. Ne parle-t-on pas espagnol dans toute l'Amérique latine, sauf au Brésil lusophone⁽²⁾ ?

Aujourd'hui, accompagné d'un ami, je navigue à bord d'un modeste catamaran de cinq mètres, cap au nord, sur une autre frontière liquide. Le soleil est parfois occulté par quelques cumulus inoffensifs. Mon coéquipier questionne :

- Dis, tu crois qu'on est déjà en Suisse ?

Le vent porte bien et nous approchons de la terre.

- Au fait, tu as ta carte d'identité ?

Le lac est ridé par une douce brise et nous ne sommes équipés que de maillots de bain. Eh oui, en principe il nous faudrait un papier d'identité...

Mais on ne pourra pas se vanter d'avoir complètement traversé le Léman si nous ne mettons pas pied à terre de l'autre côté... Alors, tels des sir Francis Drake modernes, nous ignorons la frontière et bravons l'interdit. Nous foulons brièvement le sol helvétique et rembarquons promptement. À chaque époque ses transgressions !

1- agencement des reliefs terrestres

2- de langue portugaise

Né en 1963 à Annecy, Bruno D'Halluin est passionné de géographie dès son plus jeune âge. Il découvre la voile à 20 ans et n'a de cesse, pendant ses vacances, puis de plus en plus souvent, de parcourir les grands espaces maritimes. Ses expériences inspireront son écriture.

18^e sélection, 2011 - Rhône-Alpes - Jon l'islandais - Ed. Gaïa

Dernière parution - Jon l'islandais - Ed. Gaïa , 2010



La frontière d'abord était trop haute, aux pieds de son père ou de sa mère et leurs coudes sur les bras des fauteuils, il affrontait la couverture des livres comme un mur infranchissable qui cachait les visages jusqu'au nez, mais pas les yeux qu'il voyait aller de gauche à droite par saccades sur des lignes de signes qu'il ne comprenait pas quand il ouvrait les livres en leur absence, la couverture tous les soirs quand sa mère lui lisait les aventures d'Ulysse, une frontière au-delà de laquelle il entendait la voix maternelle berçant son front de mers, d'îles, et de personnages considérables et fabuleux.

Ce fut la première victoire lorsqu'il apprit à lire les lignes de mots, eux qui balayèrent les décors des jours ennuyeux, qui repoussaient sous le chapeau de la lampe la nuit à venir, les mots d'aventures à en palpiter sous son torse, d'intrigues dont les épisodes réclamaient de tourner le plus vite possible - maudites descriptions ! - la page qui retardait le dénouement, enfin le cœur relâché d'avoir tant vécu.

Mais cela ne dura que le temps de découvrir vite les mécanismes des drames, les rouages des péripéties comme ceux d'une montre qui tendaient et détendaient les ressorts des aiguilles, sous le couvert de noms exotiques, de pays inconnus, même dans la peau d'Indiens armés d'arc, d'Inuits équipés de harpons, de pirates à l'abordage, il franchit une autre frontière après celle de la couverture et des lignes quand l'une s'était rabattue sur les autres, il quitta les costumes et les armes empruntés. Son esprit vagabondait sur les traces des héros achevés qu'il aurait voulu imiter pénétré de leurs qualités.

Alors ce ne furent plus les héros musculeux qu'il rechercha, mais ceux qui pouvaient lui apprendre qui il était au-delà de la frontière des intrigues, qui mettaient des mots sur ses pensées maladroites et confuses, qui exposaient d'une seule ligne une vérité, qui devenait la sienne se frappant le front Mais c'est moi là !... Alors il découvrit les auteurs abolissant douanes et garde-barrières d'apparences trompeuses, théâtre, poésie, romans, ses étagères aux murs de sa chambre d'étudiant s'en remplissaient comme sa mémoire se nourrissait, les deux bibliothécaires de son quartier comme deux contrebandières lui assurant sa provende régulière avec un sourire complice.

Oui c'était lui, là, ce lui qu'il avait toujours voulu écrire dans des poèmes trop maladroits, qui habitait de trop près la peau de ses héros, comme l'explorateur il allait pouvoir relater ses découvertes, faire connaître ces territoires de l'Affection et de la Faiblesse, du Courage et des Trahisons, du Sacrifice et des Passions, leurs fleuves, leurs montagnes, leurs plaines et leurs côtes, oui il fallait partir avec son réservoir d'encre comme sac à dos et raconter son chemin, débarrassé enfin des frontières.

Né en 1955, Franck Herbet-Pain vit à saint-Etienne où il est professeur de lettres.

18° sélection, 2011 - Rhône-Alpes - Le blanc Fouquet - Gallimard

Dernière parution - Des hommes de caractères - Les cahiers intempestifs, 2012



Brigitte Kuthy Salvi - **AUX FRONTIÈRES DE L'INTIME**

Il s'est désigné, nommé « napolide ». Et c'est lui, mais lui, c'est l'autre moi. Même si là d'où je viens est un ailleurs.

Sa ville, les ruelles vibrantes de l'enfance, l'adolescence entre le ballon partagé ou solitaire contre le mur d'une maison muette, et la bibliothèque du père, ouverte sur un monde en éveil de tous ses sens et de l'esprit.

Voyages secrets, à l'heure de la sieste et des nuits arrachées au sommeil.

Je crois comprendre sa décision, au matin, violence irrévocable, d'échapper au souffle natal ; grondement vif, bien trop pour exister, en restant dans son sillon. Il se doutait que cette vibration ne lâcherait jamais sa peau, l'âcre sueur sur les chantiers, sa pensée rebelle.

Il ignorait que son écriture, à naître encore, en serait pétrie.

Devenu « napolide », il nous parle de vie, aux limites des questions dangereuses.

Il interroge les choix sur le chemin, jusqu'aux troubles des non-retours.

Toujours, un recul, une légère distance s'éprouve, m'atteint, envie de lire plus loin...

Ses mots, ses silences aussi demandent pardon de ne pas nous emmener au-delà.

A son insu, sa poésie sensible noie le ciel dans la mer, et je me laisse porter, sans repères, sur ses traces mouvantes.

Me rejoint la fin toute proche de son livre.

Parvenu aux dernières pages, l'homme, seul, offre son rituel quotidien, rendez-vous jusque dans la nuit de Noël.

Il nous invite à ne pas bouger, à trouver près de lui une infime place dans son chez-lui si petit, que de partout, s'il le voulait, il nous apercevrait.

Il regarde sa vie, l'eau en train de bouillir dans la casserole, où il jettera la poignée de spaghetti.

Et l'écrivain, confidence, nous découvre sa recette, l'unique.

Il ne l'a jamais su, mais avec lui, j'ai coupé la branche de céleri, le persil, la tomate et l'ail. Je les ai tenus, chacun son tour, tout près de sa lame, pour repousser la coupure, la blessure, si prompt à survenir, quand on ne voit plus.

Il s'est laissé, m'a laissé faire... Il a accepté, demandé, que ce ne soit plus lui qui tienne le manche, juste ce soir.

Pour nous rejoindre, il a écrit jusqu'à la limite de son intimité.

A sa table, dressée depuis longtemps, il s'est assis et a commencé, recueilli, à prendre une première fourchette de la pasta, élégamment enroulée, comme chaque soir d'avant et d'après Noël. Il prend une gorgée de vin, regarde par la fenêtre de la nuit.

Il n'appelle pas, ne pleure pas.

Seule une larme, parce qu'elle a effleuré ses yeux, après avoir émietté le piment, ultime geste.

Toujours il oublie, pleure, rappel d'une nostalgie indéfinie. Il doit la garder à



distance, derrière la vitre givrée de décembre, ne pas la laisser pénétrer, surtout, ne pas chavirer.

De quelles profondeurs remonte cette nécessité, finale, du partage?

Ces dernières lignes n'auraient pu être les premières, sans quoi, tout le reste de cette vie inscrite, apatride-napolide, aurait eu la saveur amère de l'inachevé.

Le lecteur n'aurait reçu les odeurs et les voix des venelles, le sel et les entrailles de Naples, ses amis, ses amours, bousculés, quittés.

Jamais il ne m'a semblé frôler d'aussi près l'homme, au bord de l'intime. Jusqu'ici ses récits m'accompagnaient, ses mots résonnaient, entrouvraient une porte sur les miens, en devenir.

Par le geste nourricier, tendu avec humilité, plaisir aussi, par la gorgée de vin, en suspens avant de la boire, c'est cette tendresse, ce don de l'être, que j'ai osé approcher. De l'auteur, je sens la frontière douce mais infranchissable. Il ne s'agit pas de rejet, mais du besoin intense de survivre à l'absence de l'hôte, l'autre, s'éloignant à la fin du repas.

Cette séparation fatale, il ne veut, ne peut plus la supporter. Alors il écrit et parvient à laisser venir et aller la liseuse... J'en suis.

Merci, Erri de Luca, de ce secret offert, au-delà du vide à ses pieds, aux nôtres.

Brigitte Kuthy Salvi - **A LA FRONTIÈRE DES JOURS**

Il doit faire encore très nuit. A quatre heures du matin, jour de plein été, je me demande à quoi ressemble le ciel en cet instant précis.

Je ne veux réveiller personne. Je me le demande à moi seule, enveloppée dans une djellaba de mon dernier voyage à Fès, robe douce et vaste, où j'aime m'accroupir, coudes posés sur les genoux, ma tête abandonnée dans la paume de mes deux mains ouvertes. Les cheveux détachés frôlent mes bras, l'enfance me revient.

Je garde les yeux fermés et m'abandonne, de tout mon désir, vers cet espace-nuit. Une chouette hulule et m'offre la dimension vers le haut. Elle indique le chemin du voyage vers là-haut, où elle me semble, appelée, solitaire.

Je reçois cet appel au songe.

Presque aucun son ne m'atteint sur mon coin de balcon. Je caresse mon petit olivier, son tronc fin, solide pourtant, ses feuilles d'un ovale étiré, légèrement recourbées, réunies en familles. Jamais une feuille isolée sur un rameau, comme je le suis, seule à goûter ma nuit d'éveil.

Dans la chambre, tout près, dans les lits des maisons si proches, je ne peux imaginer que personne d'autre n'ait été arraché à son sommeil. Comme moi, tu dois tendre ton écoute, loin dehors... très loin dedans.

Née en 1958 à Paris, Brigitte Kuthy Salvi réside en Suisse où elle exerce la profession d'avocate.

17^e sélection, 2010 - Suisse romande - Double lumière - Editions de l'Aire

Dernière parution - Double lumière - Editions de l'Aire, 2009

Enfant, j'étudiais la géographie du canton de Vaud. L'institutrice, une vieille fille qui arrivait à l'école au volant d'une Alfa Roméo, rouge comme il se doit, pesait au moins cent-vingt kilos. A chaque fois, nous nous demandions comment elle parviendrait à s'extraire de son bolide. Mais elle y parvenait. Sur la carte de géographie pendue à côté du tableau noir, on voyait la belle forme du lac Léman, surface bleue aussi imposante sur le papier cartonné que dans la réalité, le plus grand lac naturel d'Europe de l'ouest disait d'un air important l'institutrice, lac dans lequel j'ai appris à nager. Sur la carte on distinguait nettement le trait pointillé qui coupait le lac, la frontière entre la Suisse et la France, expliquait encore l'institutrice, frontière naturelle. Bel oxymore !* En barbotant au milieu du lac grâce aux parents fortunés d'un camarade de classe qui possédaient un voilier de plaisance, j'aimais me dire : la tête en Suisse, les pieds en France, les fesses nulle part. Dans l'eau, pas moyen de planter des piquets, pas de lotissements, pas de propriétaires. Les pêcheurs ont de la chance et ils le savent.

Plus tard, pour amasser un peu d'argent dans la perspective de voyager durant les vacances, après six mois de soirées en sueur à cuire des viandes surgelées dans les cuisines interraciales du McDonald's, il m'a suffi de traverser la route, d'entrer dans un petit bureau de la gare pour me faire embaucher comme couchettiste. Je me félicitais de pouvoir échanger l'odeur des rondelles grillées contre les parfums de quelques villes européennes. Pour l'heure, j'acceptais de troquer blouse et pantalon orangés contre pire encore : une sorte de costard sans forme d'un impossible beige-marron, cravate et casquette en sus ! Dans ce monde des trains où il fallait franchir des douanes, la réalité dépassait les pires préjugés. Afin de laisser les voyageurs dormir, je devais récolter - avant la venue en pleine nuit des douaniers - billets et passeports. Si la plupart des douaniers suisses, intransigeants et procéduriers, ne causaient guère, si les douaniers italiens, rieurs, regardaient souvent les photos des plus jolies filles, n'hésitant pas à réveiller celle-ci ou celle-là pour vérifier l'écart entre l'image et son modèle, si quelques douaniers allemands se promenaient, bergers allemands en laisse, raides comme s'ils avaient avalé le gourdin avec lequel on avait dû les rosser durant leur jeunesse, la palme revenait à certains douaniers français, teigneux, méchants, qui, alors même que je me trouvais à l'autre extrémité du wagon, hurlaient en couratant : Y en a ?... Y en a ?...

J'ai mis un certain temps à comprendre que le premier pronom désignait le wagon dont j'étais responsable et le second pronom, ce «en» que l'on réserve, en priorité, aux choses et aux quantités non définies, se rapportait à ces sous-hommes que sont les noirs, les maghrébins, les vulnérables, les pas nés où il faut, bref tout ce qui s'éloigne de cette douce France, cher pays de notre enfance.

Et puis le temps de mon premier voyage est enfin arrivé. J'avais choisi les pays du

bloc de l'Est, pour voir un peu à quoi ressemblait cet ailleurs dont on nous parlait tant, en bien parfois, en mal souvent : la Yougoslavie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie. Mon pécule devait me permettre de tenir un mois. Au bord du lac Balaton, j'ai rencontré un couple de jeunes qui venaient de la fameuse DDR dont les trois lettres qui frappaient les maillots de foot de façon aussi sonnantes que le CCCP sur les maillots des joueurs soviétiques m'impressionnaient fort. Inutile de chercher à comprendre ce que sont les affinités électives ! Avec Klaus et Ilse, nous avons passé trois jours ensemble : à se baigner, à se promener, à rire, à manger de la soupe de poissons au paprika, à échanger nos craintes et nos espoirs.

Le moment de la séparation n'a pas été facile. A cause de ce qui nous avait aussitôt lié mais surtout parce que je partais vers l'Autriche, un pays qui leur était interdit. Nous pleurons. Pour la première fois je recevais en pleine face ce genre d'évidences qu'aucune déclaration universelle, aussi bien-pensante soit-elle, n'a réussi à abolir : certains hommes sont plus libres que d'autres, ont plus de droits, peuvent franchir les frontières aussi souvent qu'ils le veulent. Et rien ne le justifie. Absolument rien.

(*) oxymore : rapprochement de deux mots qui semblent contradictoires.

Né en 1963 à Fribourg, Michel Layaz effectue de nombreux séjours à l'étranger en résidence qui lui permettent de se consacrer à l'écriture.

10° sélection, 2003 - Suisse romande - Les larmes de ma mère - Ed. Zoé

Dernière parution - Deux soeurs - Ed. Zoé, 2011

Jean-Yves Loude est né à Lyon en 1950. Diplômé d'une école de commerce, il exerce une activité de journaliste. Attiré par les voyages et la découverte des autres peuples, il devient ethnologue. Il publie de très nombreux essais, romans, oeuvres pour la jeunesse. Depuis 1995 il poursuit un travail littéraire et musical à la découverte des îles du Cap Vert.

2° sélection, 1995 - Rhône-Alpes - Le roi d'Afrique et la reine mère - Actes Sud

Dernière parution - Pépites brésiliennes - Actes Sud, 2013

Moi Felfel, dit «le Passeur», je le jure : Qui a besoin de moi sait où me trouver ! Je suis un homme calme. Je cultive cette apparence. Je peux contrôler chaque muscle de mon visage. Mes yeux ne cillent pas. Je suis avare de mots, et personne ne peut se vanter de m'avoir vu sourire. Des menteurs prétendent que je sors la nuit et que je m'enfonce dans le désert pour hurler des cris qui seraient le vomi de mon âme. Ils font croire que je paie le diable en confidences odieuses, que je viens lui rendre compte des égarés, des noyés, des desséchés, des fourvoyés, des foudroyés que j'aurais livrés aux dunes, aux vagues, au désert, aux barbelés, aux mitraillettes. La rumeur est une brume sèche qui efface les contours de la réalité. Elle me dessine en monstre, en vautour assoiffé d'ordures, en pilleur de poches trouées, en trousseur de cadavres, charognard des plus pauvres. Et pourtant, ils reviennent toujours, les plus pauvres, frapper à la porte de ma tanière. Signes extérieurs de richesse : néant. Ma connaissance des pistes est mon bien le plus sûr, mon outil de travail. Je sens les garde-frontières à des miles à la ronde. Ceux qui me sollicitent reconnaissent la qualité de mon flair. Ils me traitent de chien, les jours où ils ont besoin de moi ; et de chacal quand la virée tourne mal. Mais ils paient. Ils donneraient jusqu'à leur fille pour filer de l'autre côté. Ils entrent dans ma cabane avec des airs de brebis sacrifiées. Ils baissent la tête et marmonnent des saluts que Dieu aurait du mal à authentifier. Je redis le prix et les conditions, j'insiste sur les risques. Mes mains restent croisées. Je ne les tends jamais. Ils agitent les billets après les avoir comptés, les passent sous mon nez comme si je devais les renifler, humer le parfum de leur hargne. Ils se retirent en crachant Felfel ! C'est l'insulte qu'ils me réservent. Je suis tout entier un piment qui les brûle. Ils crèvent d'envie de m'arracher la tête, d'un coup de dents, de m'avaler cru, et de m'évacuer par le trou du cul, quittes à souffrir d'hémorroïdes pour le reste de leur vie. Mais ils ont besoin de moi. La mort avance avec le sirocco ; elle les pousse dans le dos. C'est le vent de la misère qui les projette vers les barbelés. Pas moi. Moi, je leur indique les trous aménagés dans le mur. La faim aiguise les dents des rongeurs. Le monde est ainsi fait : ceux qui mangent et ceux qui rongent. Ceux qui boivent du lait et ceux qui mordent la poussière. Entre eux, il y a le mur. Ou la mer. Cela revient au même à la fin. Une frontière. Les rares qui parviennent à traverser ne donnent plus de nouvelles. Quant aux autres, les perdants, leurs cadavres restent exposés sur les grilles électriques pour que l'espoir des futurs candidats au passage sèche au soleil, rétrécisse. Dans les deux cas, c'est moi, Felfel, qui porte la responsabilité. Moi, le coupable, la sale bête, la vipère à cornes. Je sens leur rancœur comme la présence des douaniers. Elle pénètre mes narines, irrigue mon cerveau, se loge dans ma mémoire. Mais je ne bouge pas. Je ne cille pas. Je ne décroiserai pas les doigts. Je m'interdis de prononcer un mot. Tous savent le tarif.

Annik Mahaim - **ABÉCÉDAIRE LAPIDAIRE DES FRONTIÈRES**

Ami africain

J'invite pour un week-end à Lausanne un ami au passeport africain, résident français. Avant l'espace Schengen, c'est compliqué. Bureau d'un vert pisseux. Sous le regard du fonctionnaire qui m'interroge, je me sens suspecte. On dirait que je cherche à introduire dans la propreté suisse une sorte de bactérie nocive. Il me fait d'ailleurs signer un papier qui porte à ma charge les éventuels frais médicaux de cet ami en Suisse.

Bulle

Dans l'ascenseur, le métro, la file, je renforce ma bulle protectrice : regard dans le vague, épaules rentrées, mutisme. Sourire, soulagement même, si l'un de nous ose un mot, une plaisanterie... la vie circule de nouveau !

Communiste ?

Changement d'avion à l'aéroport de New York. File interminable devant les guichets de l'immigration US. On nous fait remplir un formulaire où nous jurons ne pas être communistes. Sprint éperdu vers l'autre avion. Après tant d'immobilité, je me claque un mollet... Zut, je n'étais même pas membre du parti communiste.

Douane-Zoll

Petite fille, cet écriteau rond, cerclé de rouge, barré d'un épais trait noir, m'effrayait. Se faire pincer ou non. L'air sévère des douaniers, l'histoire d'une grand-mère qui avait passé la douane les fesses martyrisées par le service à thé en argent sur lequel elle était assise.

Erlian

1988, cinquième nuit de voyage dans le Transmogolien en provenance de Moscou, trois heures du matin. A Erlian, frontière sino-mongole, nous sommes poussés hors des wagons : les cheminots doivent modifier l'écartement des bogies. Nous sommes envoyés dans un hall illuminé par des guirlandes. Un gramophone crachote de la variété asiatique, des thermos décorés de chrysanthèmes débitent du thé, quelques couples dansent. Le quai sombre qu'on entrevoit par la fenêtre se trouve en République Populaire de Chine. Je ne me souviens pas m'être sentie aussi formidablement au bout du monde.

Facture de l'EDF

C'est à ce genre de détail que l'on comprend que, bien que l'on parle la même langue, on vit désormais de l'autre côté de la frontière. Tentez donc de présenter au contrôle des habitants d'une commune suisse votre facture d'électricité, au titre d'attestation

de domicile. Ou essayez de vous procurer une plaque à gâteaux dans une boutique d'arts ménagers française.

Grand-Saint-Bernard

Derrière l'hospice, je montre à mon fils âgé de neuf ans la route qui, quelques dizaines de mètres plus loin, s'incurve dans le brouillard. «Juste après la guérite, lui dis-je, c'est l'Italie». Il veut que nous allions poser un pied, un seul, dans le pays voisin. Ce plaisir de franchir la limite.

Homme ou femme ?

Encore aujourd'hui, les citoyennes de certains pays ne peuvent en sortir sans une autorisation masculine. Quant aux étrangères, elles ne peuvent y poser le pied si elles ne sont pas accompagnées par un homme.

Index

Au sommet d'une montagne en Jordanie : «Là-bas, c'est l'Arabie saoudite.» L'index pointe pourtant les mêmes sommets pelés qu'alentour. Je m'extasie comme si j'apercevais La Mecque.

Je

Frontière de peau, frontière psychique. Poreuse. Mobile. Ce « je » qui se prend tellement au sérieux parfois. A peine la trace d'une luciole dans l'obscur mystère.

Kenya

Destination Zanzibar, changement à l'aéroport de Nairobi, des heures d'attente. Pas de smokers rooms. Mais deux combines : pour dix dollars, un nettoyeur vous enferme un instant dans son placard à balais. Eurk. Non. Ou alors on peut acheter un visa temporaire pour sortir du bâtiment, dix dollars aussi. J'émerge de l'aéroport, ma misérable drogue à la main, pour contempler le parking sous un ciel grisâtre. C'est tout ce que je connais du Kenya...

Lisière

A ma droite, la prairie mousseuse exhale un parfum de sainfoins, à ma gauche, la forêt me souffle des senteurs d'humus. Je n'aime rien tant que ces sortes de frontières.

Mur

Quand le mur de Berlin est «tombé», nous suivions heure par heure la progression de la foule. A mon souvenir, ce n'est pas tant qu'il soit «tombé», la foule l'a escaladé, démonté, traversé... Ce privilège d'éprouver une joie historique, énorme.



Nuit tchécoslovaque

Lausanne-Prague en train couchettes, en 1989. On se figure pouvoir dormir d'ici l'arrivée. Illusion ! A la frontière, irruption de policiers dans les compartiments endormis. Voyageurs hébétés oscillant en chaussettes dans le couloir, matelas retournés, valises ouvertes sous les torches crues, on se demande s'ils iront jusqu'à démonter les faux plafonds.

Oser

Mon ravissement devant Copernic et ses semblables, ces fortes têtes qui ont transgressé les bornes des croyances de leur temps, osé envisager : « Et si... ? »

Pont

J'aime, à l'opposé des frontières, les ponts qui relient, unissent, fédèrent, ouvrent...

Qi gong

La pratique des mouvements circulaires du Qi gong - de plus en plus de yang, de haut, de droite - de moins en moins de yin, de bas, de gauche - anéantit l'idée de limite, de catégorie, de noir OU de blanc.

Respect : une révolution ?

Dans frontières il y a deux r, j'aime à croire que ce sont ceux de Rêve et de Respect. Rêvons d'un monde où le Respect (de l'autre, du vivant...) serait généralisé. Imaginons toutes les conséquences d'une telle Révolution.

Sortir, entrer

Certaines entrées sont plus carabinées que d'autres. Entrer dans l'eau froide. En scène. Dans les ordres. Quant aux sorties... Sortir du sujet. D'une famille honorable. De cette vie. Cette force de transformation qui nous projette constamment sur d'autres territoires.

Transit

Couloir. Nous marchons sur le sol de ce pays sans y être. L'art de créer un nulle part administratif et verbal, quand nos sens nous assurent que nous sommes quelque part.

Univers

En contemplant un ciel étoilé, imaginer le temps et l'espace qui se relativisent, les multiples univers qui peut-être coexistent, l'infiniment petit où la matière et l'énergie ne font qu'un tout en faisant deux, jouissent d'ubiquité... Ce vertige de m'évader, fût-ce d'un micron, des étroites limites de mes représentations.



Validité du passeport et psychologie policière

Là encore, avant l'espace Schengen. Cet ami genevois qui, voulant aller en France, présente un passeport dont la date de validité échoit le jour même.

- Votre passeport n'est plus valable, lui indique le policier d'un ton malgracieux.

- Mais si ! Il est encore valable aujourd'hui, justement ! répond cet ami, avant de se reprendre et d'avoir ce trait de génie :

- Je m'excuse, Monsieur. C'est vous qui avez raison. Mon passeport n'est plus valable.

- Bon, allez-y, passez.

Warszawa

L'un des endroits du monde où j'ai rencontré la démarcation dans sa possible horreur, devant les vestiges du mur érigé en 1940 par les nazis autour du ghetto juif. La mince frontière entre l'espoir et le désespoir, le suicide et la rébellion, ou peut-être n'y en avait-il plus, de frontière, quand les héros de l'insurrection du ghetto de Varsovie se soulevèrent en avril 1943.

Y suis-je ?

Nageant au large d'Evian, je me demande si je suis encore dans les eaux territoriales françaises. Cela donne un aperçu des questions ineptes que parfois je me pose. Ou de la puissance imaginaire de la notion de frontière.

Zigzag

Tracée au stylo sur le bois verni, la ligne un peu zigzagante qui sépare mes terres de celles de ma voisine, sur notre table d'école. C'est interdit et aux grands nettoyages, il faudra l'effacer à l'huile de coude. Mais ce tracé garantit la paix.

Née en 1951 à Lausanne, Annick Mahaim réside dans cette ville où elle allie son travail de journaliste à la Radio Suisse Romande avec la formation pour adultes et l'animation d'ateliers d'écriture.

2° sélection, 1995 - Suisse romande - Volte face - Ed. L' Aire

Dernière parution - Ce que racontent les cannes à sucre - Editions Plaisir de lire, 2011

Ça doit être ça, un écrivain français, me dis-je en bouclant la valise, billet en poche, pour le Festival littéraire. Le train cahote dans les sapins vers une frontière tout à fait fictive. Je m'endors sur un livre. Au terminus, le contrôleur SNCF me donne du coude : *Vous y êtes !* Vite rassembler ses esprits. Une jeune femme, chargée de mission, attend à l'accueil : — Alors c'est vous l'écrivain ? Ce doit être ça. Je lui tends ma feuille de route. *Pour la lecture de ce soir, je vous emmène dans un village éloigné.*

Une heure de route dans la purée de pois, le GPS nous égare. Dans un bar on se renseigne. Nous voilà derrière d'imposants tracteurs retour des champs. Perlent des billes de maïs faisant de la route un tapis. On parvient dans un hameau aux limites du Département. Peu d'éclairages publics, quelques fermes isolées dans la nuit. L'organisatrice attend sur la place de la Mairie, près du Monument aux Morts. Un groupe de lecture se tient durant l'hiver dans la bibliothèque de campagne, expliquent les deux animatrices bénévoles. Les écrivains, c'est une affaire d'Etat, dans cette nation littéraire, la France. J'admire cet art du symbolique. Dans mon pays, l'Etat ne se soucie pas trop des écrivains et de leurs éclairages. Ici, autour d'eux, on s'agite, on les montre, on les emmène aux confins pour assurer à tous la «culture»...

Dois-je comprendre qu'ils comptent sur moi pour apporter des lumières ?

Trop tard, nous arrivons. L'organisatrice me fait de grands gestes :

- *Alors c'est vous l'écrivain ?* Est-ce qu'elle se demande si je vais faire l'affaire ? *Oui, c'est moi, enfin c'est qu'on m'a demandé de...* Avec mon carton de livres sous le bras, je suis un voyageur de commerce égaré qui doit passer la nuit à l'auberge. Je sais faire l'article, dire : *Ce livre il parle du père, celui là des clochards de la ville. Celui là est un récit de deuil, mais je vous conseille l'autre, il est plus amusant...*

Après lecture, les dames demandent de signer des livres et confient au passage une histoire de leur père ou mère, un souvenir ravivé. Fernande, 83 ans, se laisse photographier sous le buste de Marianne décoré du drapeau tricolore. En grignotant des gâteaux avec un verre de vin, j'écoute longuement un retraité, historien à ses heures, qui sait tout sur la Résistance dans la région. Puis nous rentrons dans la brume.

Ça doit être ça, un écrivain français, me dis-je presque assoupi dans la voiture, une sorte d'émissaire dans les plus menus hameaux, pour que les citoyens ne se sentent pas seuls, qu'ils aient un peu de sacré républicain à domicile.

C'est pour cela qu'on nous reçoit à la Mairie, pas à la halle de gymnastique, et pour cela aussi que l'adjoint me serre vigoureusement la main :

- *Alors, c'est vous l'écrivain ?* Tout de suite il a posé la question rituelle.

- *Disons qu'on m'a demandé de venir... oui, je pense, enfin je ne sais plus...*

Né en 1967 dans le Valais, Jérôme Meizoz réside à Lausanne où il est enseignant à la Faculté des Lettres. Il est aussi chroniqueur littéraire et essayiste.

9° sélection, 2002 - Suisse romande - Destinations païennes - Ed. Zoé

Dernière parution
Séismes - Ed. Zoé, 2013

Geneviève Metge - LA FRONTIÈRE

Nous avons franchi la frontière
aujourd'hui interdite

L'attente du sud
toujours plus loin

l'oasis
aux eaux ruisselantes
aux verts feuillages
aux ombres bienfaisantes

Près du feu
mains tendues
à la flamme
le visage brûle
le froid glace le dos

le guide touareg psalmodie
« Ténéré Ténéré »
on ne peut vivre
que dans ta solitude

Sa voix rauque
en accord avec la nuit
avive en nous
la nostalgie
de ce que nous avons perdu
sans jamais l'avoir possédé

Née en Isère, Geneviève Metge vit à
Lyon où après des études de lettres,
elle anime des ateliers d'écriture pour les adultes et les enfants.

Territoire illimité
découpé par des frontières
destinées à les parquer
à les sédentariser

Nous avons franchi la frontière
aujourd'hui interdite

L'attente du sud
toujours plus loin

mais sur la route du sel
ils échappent
à ceux qui se veulent
leurs maîtres

Sur la route du sel
jour après jour
ils cheminent
et rien ne peut entraver
leur liberté

Ils se nourrissent à peine
marchent marchent
sans fin
n'espérant qu'en l'étape de la nuit

Tandis que progresse la caravane
le jeune touareg
portant le brasero
la remonte
et offre à chacun un verre de thé

6° sélection, 1999 - Rhône-Alpes - Les grandes terres - Ed. Paroles d'aube

Dernière parution - Un chemin troué - Diabase, 2011

Naître à Genève, c'est paraître dans un pays étroitement enserré par toutes sortes de frontières.

Les naturelles, d'abord; Où que le regard se porte, il est arrêté par la masse des montagnes. Au demeurant, rien de rébarbatif dans cette barrière, au moins la plus proche, pas très élevée et gravant sur le ciel des lignes plutôt plaisantes. Et puis, heureusement, du côté du lac, l'horizon, tout de même, recule. Mais là aussi, on rencontre des frontières, les rivages, qui empêchent, hélas! cette belle plaine liquide d'être une mer, un océan, où voguer à l'infini, où se perdre...

Plus gênante autrefois qu'aujourd'hui était la frontière, faut-il dire nationale, territoriale, administrative? Enfant, j'avais un oncle qui habitait Annemasse. Quand nous allions lui rendre visite, des personnages en uniforme, impressionnants, nous arrêtaient pour nous demander sans aménité si nous avions « quelque chose à déclarer ». Je ne comprenais pas la formule. Déclarer, c'est dire à haute voix : et moi, franchement, je ne voyais pas ce que j'aurais bien pu leur dire. Mais il est vrai aussi qu'à leur question, tout le monde répondait non. Parfois ils priaient mon père de leur présenter un petit livret. Ils regardaient attentivement les photographies qu'il contenait, puis nous dévisageaient féroce-ment- oui je leur trouvais alors l'air féroce- pour bien s'assurer qu'il s'agissait des mêmes personnes. Une fois, je ne l'oublierai jamais, ils nous ont emmené dans un bâtiment où ils nous ont fait enlever une partie de nos vêtements, qu'ils ont minutieusement fouillés, pour vérifier que nous ne transportions pas, par dessus cette ligne imaginaire qu'ils surveillaient rigoureusement, des produits qui n'avaient pas le droit de la franchir. Quel soulagement quand ils nous ont relâchés et fait signe de passer!

Puis les temps ont amené d'autres découvertes. Un jour, une tante m'a emmené dans le Tessin, en passant par l'Italie. Nous nous sommes arrêtés un moment à Milan, le temps de voir la façade du Dôme et, à l'intérieur, vision qui m'avait sidéré, la statue de San Bartolomeo en écorché portant sur son avant-bras, comme un imperméable, sa peau pliée en deux.

Dans les rues, sur les enseignes, je lisais des mots, sur les murs, des graffitis que je ne comprenais pas, découvrant ainsi la frontière des langues. Ma tante, qui savait l'italien, m'avait traduit les deux formules qui revenaient le plus souvent: « Croire, obéir, combattre » et « Mieux vaut une seule vie de lion que cent vies de mouton ». Mais je n'avais pas vraiment compris ce qu'elles signifiaient, ni surtout ce qu'elles faisaient là.

Plus tard, au Collège, j'allais me heurter à une autre frontière encore, infranchissable. Un grand nombre d'élèves venaient de la « bonne société » (comme si les autres, en particulier la mienne, étaient mauvaises !). Soyons juste : ils ne me faisaient pas sentir leur supériorité. Mais si je pouvais bavarder avec eux dans la cour,



jamais je n'ai pénétré dans leurs domiciles, jamais ils ne m'ont invité à leurs réjouissances privées. A dire vrai, je n'y tenais pas ; mais je sentais quand même, par moments, qu'il y avait là une frontière d'une autre sorte, la frontière sociale, d'autant plus rigoureuse qu'elle était immatérielle.

Plus tard encore , au sortir du Collège , je m'étais toqué de la soeur d'un camarade à qui j'avais fini par avouer quelques-uns des émois qu'elle m'inspirait. Tout ce qu'elle avait trouvé à me répondre, c'était : « Tu es catholique ? » Hélas, non, j'étais protestant, au moins d'éducation, car dans le fond je ne croyais pas à grand-chose. Elle, au contraire, était confite en religion, communiait tous les dimanches, appartenait à je ne sais combien d'associations paroissiales. Il ne fallut pas bien longtemps pour que cela dresse entre nous une muraille loin de laquelle je m'enfuis sans regrets. Ainsi donc , il existait des frontières religieuses, qui séparaient ceux-là même que leur croyance en un même Dieu aurait dû réunir ? Elles préfiguraient les frontières idéologiques qui, quelques années plus tard , allaient conduire aux pires massacres que l'humanité ait connus.

Mais je m'arrête : on n'en finirait pas d'énumérer toutes les frontières, culturelles, morales, intellectuelles, économiques, raciales, etc qui nous séparent des autres, du monde, et de nous-mêmes. Beaucoup ont rêvé, rêvent encore de les abolir; et c'est vrai que de loin en loin on en fait tomber. Mais on n'en a pas plus tôt supprimer une que d'autres surgissent.

Pourquoi ? Que sont-elles chargées de nous faire savoir ? Que l'homme, par nature, est un être limité, dans tous ses aspects, dans tous ses pouvoirs et volontés, et même dans ses désirs, que l'imagination pourtant lui ferait parfois croire sans bornes.

La conscience de cette finitude l'irrite, le désole, quelquefois le désespère. Pourtant, ces limites ne sont-elles pas aussi pour lui un stimulant, un aiguillon ? Car enfin, qu'y a-t-il de vraiment intéressant sinon d'aller voir ce qu'on trouve au delà de la frontière, de toutes les frontières ?

Georges Ottino est né en 1925 à Genève où il a été critique littéraire.

1° sélection, 1994 - Suisse romande - Itinéraires de David B. - L' Age d'homme

Dernière parution - Carrefours sentimentaux - L' Age d'Homme, 2010





Rose-Marie Pagnard - **EN BORDURE DES JOURS PAISIBLES**

Entre le chasseur et sa proie une frontière subtile flotte et se déplace selon les souffles et le tambour des coeurs. Trop de distance gêne la chasse, trop de proximité conduit, pour les deux camps, aux décourageantes questions d'héroïsme et de fatalité, quand ce n'est pas tout simplement à la décision commune de faire une petite pause sur la mousse ou le sable, chasseur et proie s'observant et méditant.

Nous sommes faits pour nous entendre, il ne devrait pas y avoir de frontière entre nous, pense le chasseur (mon chasseur fatigué de courir après une si maigre proie).

Je ne veux pas qu'on m'attrape ! proteste la proie (mon ami le renard, qui est aussi l'innocent prisonnier, qui est aussi le garçon qui ne veut pas devenir soldat), je pourrais me retourner et me transformer en chasseur !

La proie en effet se retourne : la frontière jusqu'ici invisible lui saute aux yeux, brillante, juste devant le chasseur qui s'avance tout armé et justifié, c'est une ligne maintenant parfaitement dessinée à laquelle pendent des lambeaux de chair, de petits grelots pour la ruse et le mensonge, ainsi que des morceaux de papier enflammés, oui, pour toujours en flammes, pour toujours débordant du chaos. Car de ce côté (d'où vient le chasseur) le chaos et le mal ont raison de tout, brûlent tout – les rivières remontent vers leur source, les arbres ne donnent plus d'ombre, les maladies s'installent, la terre explose, des hauts-parleurs sortent comme des tuyaux d'orgue de dessous les toits et le diable y parle et des hommes s'imaginent comprendre ce qu'il dit.

Bien sûr, la proie pourrait se laisser séduire, lever une patte ou une main en guise de reddition, et franchir la ligne et tomber sur l'épaule du chasseur. Mais la proie bondit au loin, si rapide qu'il est impossible de savoir s'il s'agit d'un animal ou d'un enfant. Alors le chasseur reste là, fatigué d'être mauvais, il aimerait s'appuyer à quelque chose de solide, solide comme une barre de fer ou une de ces inutiles clôtures de pâturages à bétail, mais il ne trouve rien de tel autour de lui. C'est que ...seul celui ou celle qui est poursuivi parvient à voir ce qui le sépare de son bourreau, à voir ces feux étranges en bordure des jours paisibles, ces feux vers lesquels il essaie de toutes ses forces de ne pas revenir, ces feux abjects.

Le chasseur rentre à son campement (où vivent les autres chasseurs d'enfants), il vaque à ses affaires guerrières, puis il s'endort. Voilà qu'une créature au visage d'enfant saute et saute sur sa poitrine, c'est un rêve, un épouvantable rêve qui le prend au piège et l'emmène sans sa montre, sans sa cartouchière, jusqu'à une salle très doucement éclairée, remplie de gens assis en rangs innombrables, tous inconnus, tous apparemment sans traces sur eux ni de sable ni de vent, ni de cicatrices, ni de fièvre tueuse...une autre partie de la planète, s'effraie le rêveur, surpris de ne pas avoir, par mille astuces illégales, dû traverser plusieurs frontières. Aux abois il cherche la chose qui lui a crevé la poitrine, il arrache sa vareuse, il balbutie « ne me



touchez pas »! Mais nous écoutons de la musique, lui dit-on, prenez place, bienvenue! Le chasseur veut retourner chez lui, n'est-il pas destiné à saisir tout vifs des garçons pour les jeter au combat ?

Il s'élève dans les airs et redevient chasseur dans son monde : aussitôt court devant lui un petit ours (il n'en a jamais vu mais il aime se le représenter), un petit renard, finalement un petit garçon, qui d'autre.

Et la frontière entre le chasseur et sa proie est de nouveau là, à se déplacer furieusement. On la croirait tendue d'est en ouest et d'ouest en est par des gardiens bienveillants, un peu sportifs, tout dévoués au chasseur. Quelle blague ! Un chasseur de cette espèce est toujours seul, avec une frontière en lui, en lui-même.

Il se pourrait qu'un chasseur (mon chasseur par exemple) nourrisse l'illusion que l'ours ou tout autre proie finira par se retourner et que d'un seul coup de patte il détruira cette frontière pour mettre une bonne fois un terme à la folie. Mais il n'y a pas d'ours dans le pays du chasseur.

(1ère variation sur le thème de la frontière entre la beauté de la vie et la destruction de la vie)

Née en 1943 à Delémont (Jura), Rose-Marie Pagnard vit aux Breuleux. Après des études à l'Ecole normale pour instituteurs, elle se consacre à l'écriture. Critique littéraire, traductrice, elle mêle les genres, les tons et les registres, explorant les gammes de la poésie et du fantastique, de l'onirisme et de l'humour.

1° sélection, 1994 - Suisse romande - La leçon de Judith – Ed. De L' Aire

Dernière parution - J'aime ce qui vacille, Ed. Zoé, 2013

Drovic soulève prudemment les pans de la tenture rouge, jette un regard circulaire. Derrière lui le courant d'air fait cliqueter les formes de métal coloré qu'il vient d'agencer.

Pas de gardien sur cette portion de démarcation, il sort, se fond dans les rues encombrées de déchets industriels. Il lui reste une dizaine de minutes avant de pointer à l'atelier de l'Unité 1 de Production chimique. Il s'assied sur un muret de neige tassée.

Tout est polaire, blanc grisâtre, sauf dans sa tête où dansent des arcs-en-ciel de métal. Une dernière pensée pour les moments précieux volés à la Production et il se lève pour gagner son poste. Vivre ici c'est produire de l'énergie. Produire, produire. Mais dans ce ghetto de glace morte, le visage de Drovic reflète le bonheur des couleurs interdites.

Dans l'Unité 2, le contremaître consulte ses fiches, l'air agacé. L'ouvrier Ardjic a bien rempli le formulaire pour partir plus tôt, mais il prend cette liberté avec une régularité agaçante. Deux fois par semaine c'est trop, la Cité de la Production a besoin que l'énergie de chacun soit mise au service de tous. En plus il a l'air radieux et siffle une ritournelle qui s'incruste dans la tête. Le contremaître décroche l'interphone et demande conseil à son homologue de l'Unité 3. L'autre, intrigué, lui propose de suivre Ardjic : «Imagine qu'il soit assez fou pour briser l'interdit et passer la frontière !»

L'avenue est déserte, quatre femmes légères vont en sautillant dans un fou rire général:

- Attention les filles, si on nous voyait !
- Elles se calment, pressent le pas.
- De leur cache, les deux contremaîtres n'ont rien perdu de la scène.
- Impensable, dit le premier, elles dansaient !
- Danser c'est quoi ?
- T'as pas suivi les stages sur l'Histoire d'avant la frontière ? Danser c'était laisser aller son corps à des mouvements non fonctionnels.
- Non productifs tu veux dire ?
- T'as compris, non productifs. Totalement interdit.
- On peut pas laisser faire ça, il faut ...
- Fais gaffe, voilà Ardjic ! Il suit le même chemin que les femmes et siffle, comme toujours !
- Courbés en deux, ils s'élancent sur leurs traces.



Ils ne connaissent pas bien ce quartier coupé par un mur surmonté de barbelés.

- Ils sont partis où ?
- Là, ils viennent de passer par cette brèche.

Il montre du doigt une étrange tenture battue par le vent glacial, un rideau flamboyant, rouge. Une cicatrice dans la frontière.

- Derrière, c'est l'ancienne Cité interdite ! On est tombé sur une très grosse affaire.
- Je crois bien, oui.

À peine ces mots échangés, un petit groupe sorti de nulle part les entoure.

Moment de totale panique. Les deux hommes s'apprêtent à lutter, mais on leur fait signe calmement de franchir la tenture. Poussés, tirés, tout va très vite, par-delà un sas de toile tendue ils débouchent sur un monde qu'ils n'avaient jamais imaginé.

Au centre d'une piste ovale entourée de gradins, les femmes de la rue dansent, entrelacent leurs corps, s'élancent comme si elles défiaient les glaces qui enserrent la Cité de la Production. Le chapiteau bruisse de vie. Ils ne savent plus où porter leur regard. Un mobile de métal aux découpes tortueuses tourne lentement dans les airs, renvoyant les éclairs de spots multicolores. «C'est l'oeuvre de Drovic, lâche un de leur voisin, les formes inutiles et les couleurs en mouvement c'est son secret. Magnifique, hein ?» Au plus haut des gradins, jambes dans le vide, Ardjic qui tient entre ses mains un étrange instrument à soufflet, joue la musique entêtante qu'il sifflait dans les vestiaires.

- Je ne comprends pas, ça n'a pas l'air d'un complot.
- Ils ont même l'air heureux ! Jamais vu ça !

Soudain un roulement de tambour. Un projecteur cherche les deux hommes. Trop tard pour fuir, le rond de lumière les épingle.

Une femme au visage zébré de fards sort de l'ombre, s'avance vers eux, moulée dans un collant vert, cheveux de feu aux épaules: «Bienvenue au chapiteau des utopies ! Vous y trouverez, l'inutile, le temps libre, le rêve le plaisir, la beauté. Rejoignez-nous, le jour, la nuit, peu importe, il suffit de pousser le rideau».

L'air est tissé de rires, d'applaudissements, de soupirs, de courants de chaleur. Les responsables des Unités de Production sont sous le charme, leur vie calfeutrée vole en éclats. Ils se regardent un court instant, hésitent, tapent dans leur main. On ne refuse pas un tel cadeau.

D'un seul élan, ils sautent par-dessus les gradins, rejoignent les saltimbanques sur la piste du chapiteau.



Demain ils reviendront. Avec d'autres. La brèche s'élargira. Les glaces commenceront à fondre.

Qui sait exactement ce qu'il se passe quand on ose franchir la frontière ?

A Grenoble, Franck Pavloff travaille dans le domaine de la prévention de la toxicomanie et de la délinquance . Dans ses ouvrages il rend souvent compte d'exils intérieurs ou géographiques lui permettant ainsi de «bousculer les pensées confisquées».

13° sélection, 2006 - Rhône-Alpes - Le pont de Ran-Mositar - Albin Michel

20° sélection, 2012 - Rhône-Alpes - L'homme à la carrure d'ours - Albin Michel

Dernière parution - L'homme à la carrure d'ours - Albin Michel, 2012



Isabelle Pinçon - **D'APRÈS... Régis Debray (« Eloge des frontières »)**

Je ne vais pas mieux sans frontières.

Ni dehors ni dedans les intempéries. Les plus grosses vagues perdent leur souffle. Je nage sans bâton pour taper sur les serpents qui filent. Je nage dans une étendue qui ne fouette pas mon sang. Donnez-moi un crayon que je trace mon continent ! Je veux colorier la tache où je suis née. Je veux m'entrer dans une image de la terre.

Je ne vais pas mieux du tout.

Ni va et vient des saisons ni signes plantés. Tout ce qui pèse. Tout ce qui manque. La foudre a creusé des failles d'argile. La foudre a craqué les franges de ma pensée. Donnez-moi un coin de nature où je puisse étendre mon corps ! Je veux m'enduire de végétation. Me mettre en souche. Relever la crinière des forêts. Je veux m'entrer dans une figure de la terre.

Je n'irai pas mieux sans frontières.

La terre vague. Le terrain chaotique où je me casse les yeux. Je veux appuyer mon front contre le vôtre. Au début sentir la peau. La peau qui chauffe et qui court. Sentir le commencement qui s'achemine. Je veux voir entièrement et des deux mains vous palper. Me séparer de vous et me joindre aussi. Me diviser et interrompre l'écart d'un coup de rein. Pour s'unir un instant. Je veux franchir la franchise. Avez-vous déjà songé qu'en moi le monde est une île retirée du monde ? Avez-vous aperçu de l'autre côté d'ici l'envers de nous-mêmes où nos frontières se sont enroulées ?

Il me faut monter. Tirer la face vers le haut. Suspendue à un clou de lumière. Je scrute la métaphore qui glisse le long des voies. Je scrute les animaux qui rampent ou qui volent. Je scrute la plaie qui cicatrise lentement contre mon flanc. C'est simple en réalité. Le clos est ouvert. Nous venons d'ici quand nous sentons l'odeur du large. Les contours content les particules du temps. Je veux définir un dehors qui ne soit pas un dessus. Je veux construire un dedans qui ne soit pas un dessous. Je veux humer le charme ensoleillé des routes. Sentir la fraîcheur au bout de l'allée. Flairer la pénombre d'une lisière. Je veux rôder aux confins d'une marche nocturne et toucher le ventre merveilleux des histoires longues. Je voudrais dit-elle enfin m'initier à l'épiderme magnétique de la terre. Et rebondir et rebondir sans cesse. Suivez-moi sur le chemin de ronde ! Suivez-moi avec délicatesse et persévérance ! Je porterai une jupe volante qui fera sortir mes secrets.



Je divague. Je m'ossifie. Je m'enkyste ou je m'évapore. Je bats du tambour et je perds pied. Je me dilue. J'étouffe. Jusqu'à la chute libre. La tombée du rêve. Je suis nouée au vide. Dans une mortelle glissade.

Pas mieux du tout.

Faites-moi frissonner homme-frontière ! Pincez-moi dans le cou ! Pincez-moi au cœur ! Serrez-moi entre vos lignes ! Fécondez-moi ! Je veux dessiner cet arc délectable entre lieu et lien. Je voudrais dit-elle m'entrer dans chaque lettre de la terre.

Née en 1959 en Algérie, Isabelle Pinçon s'installe ensuite à Lyon. Son premier recueil de poésie est publié grâce au prix Kowalski de la ville de Lyon.

3° sélection, 1996 - Rhône-Alpes - C'est curieux - Cheyne editeur

Dernière parution - Je suis abstrait : Van Gogh - Le bruit des autres, 2008

Virginie ne sait pas ce qu'il a, Paul. Ils se connaissent pourtant depuis l'enfance, prennent de temps en temps l'apéritif ensemble, comme aujourd'hui. Virginie boit volontiers toutes sortes d'alcools, tandis que Paul, il faut désormais le forcer. Depuis qu'il est devenu fonctionnaire, il cultive des principes, ne se saoule plus qu'en fin de semaine, ne fête pas carnaval. Au lieu de respirer la joie de vivre, il dit que son travail est fatigant. On dirait qu'il a des états d'âme, se pose des questions sur les consignes qu'on lui donne. Virginie, si elle trouvait un boulot comme celui de Paul, elle le ferait en suivant strictement les ordres, elle ne se laisserait pas apitoyer. Mais voilà, Paul a bon cœur, ça le perdra. Il est chargé de contrôler la sortie du tunnel ferroviaire du bon côté de la frontière. Un long boyau qui relie le pays au sud, construit il y a très longtemps, pour permettre aux gens d'ici d'aller en vacances dans un pays qui a des plages et de l'huile d'olive. Donc, quand les trains sortent du côté soleil, ils sont directement à l'étranger. Dans ce sens-là, on quitte le pays sans problème. La question se pose dans l'autre direction. Il arrive que des gens qui cherchent du travail ou un refuge empruntent justement ce trou noir. Ils ont été débarqués par des passeurs sur les plages au sud de la péninsule. Puis ils remontent vers le nord par toutes sortes de moyens jusqu'à ce qu'ils buttent contre la chaîne de montagnes. Là ils trouvent le tunnel, s'imaginent pouvoir venir se mettre à l'abri. Une vingtaine de kilomètres à pied le long de la double voie où les trains se croisent à toute vitesse. Paul dit qu'il y en a bien un par jour qui tente le coup en suivant le ballast. Au passage des trains, il s'aplatit contre la paroi et finit par se retrouver de notre côté, libre. Parfois le mécanicien qui conduit le train avertit les gardes-frontières parce qu'il a vu bouger dans le tunnel. Comme ce n'est pas son métier, il n'insiste pas. À moins qu'il y ait du sang sur les rails.

Paul guette à la sortie avec ses jumelles et des menottes. Il inspecte le trou au moins une dizaine de fois par heure. À cet endroit, une caméra faciliterait son travail, mais il dit que ça risquerait de le lui enlever pour toujours. Virginie, ça l'énerve, elle voudrait presque lui proposer de revenir à la solution qu'ils pratiquaient quand, dans leur jeunesse perdue, ils se retrouvaient à la sortie du village, et qu'ils chassaient les corneilles qui n'avaient rien à faire dans nos vignes. Ces sales corneilles !

Paul fait semblant de ne pas comprendre. Virginie lui explique qu'au lieu de viser le clandestin avec des jumelles, il devrait utiliser son fusil à lunette celui de la chasse au chamois. Ça ferait un exemple. Ça interromprait net les tentatives d'entrer chez nous sous prétexte qu'on a été chassé d'ailleurs.

Au lieu de répondre, Paul fait le sentimental. Il raconte à Virginie qu'il a passé ses vacances en Afrique. Il en a rapporté des grigris, s'est mis à croire à des magies pas possibles. Il dit que lui aussi, s'il était obligé de choisir, préférerait risquer sa vie dans un tunnel plutôt que de se faire arracher les ongles dans un commissariat.

Virginie se fâche :

- Paul, tu ne devrais pas te laisser prendre par les sentiments, on ne peut pas accueillir toute la misère du monde.

Mais Paul n'est pas du tout de cet avis. Et c'est là que Virginie comprend à quel point son ami a changé. Paul lui raconte une histoire de leur jeunesse complètement oubliée :

- Tu te souviens, Virginie, on avait retrouvé une jeune corneille tombée du nid, on avait fait ami-amie. On l'avait soignée, on lui apportait à manger, même de très bonnes choses, on se privait de goûter. Moi, je la tenais dans ma chambre. Au début, elle caquait partout. Ensuite on l'a mise dans mon grenier, elle s'est échappée. Eh bien, selon moi, cette corneille vit toujours. Chaque fois que je pose ma bicyclette sur le bord de la route, je retrouve une tache blanche, au même endroit sur ma selle. Toujours de la même taille. C'est la manière de la corneille de me remercier.

Virginie se fâche tout rouge en finissant le deuxième apéritif :

- Paul, tu deviens vraiment trop sentimental.

Paul ne proteste pas, raconte ses dernières vacances de l'autre côté de la Méditerranée. Il finit par avouer qu'il est tombé amoureux là-bas et qu'il veut se fiancer. Il paraît qu'elle a des cheveux presque bleus, tellement ils sont noirs. Il précise que c'est une beauté rebelle, c'est pourquoi elle a des ennuis. Quand elle lui sourit, Paul sent son cœur qui tape. Il est mordu jusqu'au ventre. Il explique à Virginie que si on ne donne pas des papiers à sa bien-aimée pour venir ici, il ira la chercher lui-même. Si ça se trouve, il va la faire passer de nuit par le tunnel. Virginie dit à Paul :

- Heureusement que tu es mon ami, sinon je te dénoncerais.

En sortant du bistrot après un troisième apéritif, Paul montre à Virginie la selle de sa bicyclette. Et c'est bien vrai : une corneille vient d'y laisser son message blanc. En voyant ça, Virginie a comme un souvenir qui se réveille. Il lui semble qu'elle aussi se souvient : c'était une corneille tombée du nid, avec elle ils avaient fait ami-amie.

Daniel de Roulet est né le 4 février 1944 à Genève. Après des études d'architecture, il devient informaticien dans les réseaux de télécommunications. Il travaille également dans des centrales nucléaires. Depuis 1997, il se consacre entièrement à l'écriture. Adeptes de la course à pied, il a publié plusieurs essais sur le sujet.

1° sélection, 1994 - Suisse romande - Virtuellement vôtre - Edition Canevas

2° sélection, 1995 - Suisse romande - La ligne bleue - Seuil

Dernière parution - Légèrement seul. Sur les traces de Gall - Phébus, 2013

Jane Sautière - DE L'AUTRE CÔTÉ

Quand je pense à « frontière », je pense au film de Chantal Akerman, « De l'autre côté ».

Je l'ai vu lors d'une projection réalisée par une association qui a créé un atelier vidéo dans une prison à Paris, La Santé. Un film est choisi par les détenus, accompagné d'un document vidéo qui le présente ainsi que les raisons de ce choix par eux. Il est projeté à l'extérieur. La salle réagit, est filmée, et ce document repart en prison. Une façon de trouer les murs.

De nombreux détenus sont en prison à La Santé pour avoir franchi une frontière sans autorisation et vécu la vie des clandestins. C'est de ça qu'il s'agit dans « De l'autre côté », du franchissement par les clandestins mexicains de la frontière américaine.

Un mur a été construit pour empêcher leur passage et les obliger ainsi à traverser par le désert, ce qui provoque de nombreuses morts. Parfois, ils sont abandonnés par leur passeur, parfois des clandestins sont rançonnés par d'autres mexicains, embusqués sur leur passage. On aimerait que les choses soient claires, les bons d'un côté, les méchants de l'autre, on aimerait un bon et un mauvais côté, mais, ça, il n'y a pas.

Une vieille mère raconte la mort de son fils, assise sur sa chaise, les mains frottant les genoux sans cesse, car les mains doivent toujours faire quelque chose, surtout là où ça fait mal.

Les clandestins eux-mêmes, face camera, assis autour d'une longue table, l'un d'entre eux lisant un texte, au nom de tous. En quelques mots, la peur, la solitude, la soif, la crainte de se faire dépouiller. « On voudrait une vie meilleure ».

Les pauvres viennent chercher l'argent du côté des riches, et les riches mettent des clefs sur leurs armoires pleines. Moi aussi, j'ai des clés pour protéger mon bien. Là, les clefs sont grosses, ce sont des hauts murs, des armes, des patrouilles, des citoyens américains qui arrêtent les clandestins. Et une fois la frontière passée, encore le risque de la prison. Des vies sans repos, sans tranquillité. Être du côté où on ne veut pas d'eux, indésirables mais pas inexploitable, car du travail inintéressant et mal payé, ils ont, de l'autre côté.

Du côté des riches, où va passer la caméra, tout l'arsenal de la surveillance. La nuit trouée des lumières halogènes, longuement filmée. Les patrouilles. Le drapeau américain tout le temps, dans les maisons, dans le vent qui le fait faser et couche les herbes hautes et sèches, longuement.

Un couple, pas très jeune, cerné par ses peurs, comme un mur pour eux aussi.

Les mexicains, ces étrangers, leurs maladies, la variole dit l'homme, les virus qui rentrent dans les organismes sains et contre lesquels il est légitime de lutter par tous les moyens. Le tir comme antibiotique. Les mots « préférence nationale » prononcés, comme chez nous. De l'autre côté, comme chez nous.

Il est où, l'autre côté ? Lorsque je vois sur l'écran, filmée la nuit comme à travers une lunette de fusil à infrarouge avec viseur au centre de l'image, lorsque je vois la longue file des silhouettes, minuscules et blanches, comme ces bonshommes découpés en frise par les enfants dans le papier plié ; quand je les vois avancer dans la nuit, les clandestins, même plus protégés par l'obscurité, processionnaires d'une vie meilleure, eux phosphorescents dans la nuit détruite par la surveillance, la peur monte et submerge.

Les minuscules fantômes qui traversent le champ, ces moucheron pris dans le faisceau du viseur, qui sinuent, bien alignés les uns derrière les autres, tout à coup figurent une frontière, mouvante, mobile, humaine. Une ligne qui trace la seule séparation acceptable, celle qui devrait nous écarter de la barbarie.

Née en 1952 à Téhéran où travaillait son père, Jane Sautière a beaucoup voyagé et c'est pourquoi elle se sent « xénopolite » citoyenne de l'étranger. Educatrice pénitentiaire, elle vit maintenant à Lyon.

11^e sélection, 2004 - Rhône-Alpes - Fragmentation d'un lieu commun - Verticales

Dernière parution - Dressing - Verticales, 2013

- S'il vous plaît, dis-moi, je suis où ici ?

- Hein !

- Dis-moi. Je suis où ici ?

Je ne l'avais pas entendu approcher. Il avait contourné la voiture et il avait attendu que j'aie terminé ; je m'étais arrêté pour satisfaire un besoin naturel, discrètement en contemplant le paysage, la campagne embuée, le lac, les Alpes françaises toutes blanches dans l'air limpide. Il faisait très jeune, mais les gamins africains ont souvent l'air plus jeune qu'il ne le sont. Il grelottait.

- Tu débarques d'où, toi ?

Il a haussé les sourcils vers le ciel et montré dans le champ derrière nous, de l'autre côté de la route, un de ces gros ballots de foin circulaire enveloppés dans du tissu organique blanc.

- S'il vous plaît, tu veux bien me dire où je suis ?

J'étais trop stupéfait pour résister :

- Tu es en Suisse.

Ça, il avait l'air de savoir. J'ai eu l'image fugace d'un fuselage d'avion avec sa croix fédérale rouge et blanche, comme si c'était possible qu'il soit réellement tombé d'un avion quand un des trains d'atterrissage où il se serait réfugié s'était ouvert – l'aéroport n'est pas loin.

Il continuait à claquer des dents. J'ai dit que d'abord il lui fallait boire un bon thé chaud. Je l'ai fait grimper dans la voiture et nous nous sommes arrêté au premier village. Nous avons bu notre thé, il a cessé de trembler. J'avais aussi commandé un sandwich et une tablette de chocolat, il les a mangés volontiers. J'avais pris une carte dans la boîte à gant, je l'ai dépliée sur la table, j'ai montré Lausanne, Genève, l'aéroport, Nyon, Coppet, le lac que nous avons aperçu. De l'index, j'ai dessiné la route hypothétique d'un vol long courrier en provenance du Sud, survolant le jura pour revenir sur l'aéroport. Savait-il où aller ? J'ai proposé de le mener quelque part, mais ça ne l'a pas intéressé.

Une fois dehors, il a fait un geste indiquant qu'il partirait à travers champ. Ses mouvements, son assurance frêle et souple enlevaient l'envie de protester. J'ai sorti un bout de papier, j'ai mis mon nom, mon adresse à Lausanne, ainsi que mon numéro de téléphone.



Il m'a demandé une autre feuille. Par habitude du crayon, il a failli lécher la pointe de mon stylo.

D'une écriture très ronde et appliquée, il a inscrit :

« Dom. »

Au-dessous, il a ajouté :

« Au revoir. »

Avec un grand sourire rieur et content, il m'a rendu le papier. Puis il m'a salué en inclinant la tête et en posant les doigts de sa main droite sur son cœur, mais avec légèreté et sans cérémonie. Et il est parti.

Je l'ai rappelé, par son nom que je me suis risqué à compléter :

– Dominique.

Mais il a protesté, alors j'ai rectifié :

– Dom.

Dom comme Petit d'Homme.

J'ai sorti un billet de vingt francs, je le lui ai tendu, il l'a pris, il a fait merci et il est reparti, pour de bon, à travers champ.

Je ne l'ai jamais revu.

Né en 1951 à Lausanne où il vit encore , Olivier Sillig, suisse italien, a étudié les Beaux-Arts à Londres puis la psychologie, l'informatique et le cinéma. Metteur en scène et réalisateur, il est surtout auteur d'une oeuvre littéraire éclectique.

17° sélection, 2010 - Suisse romande - La cire perdue - Bernard Campiche

19° sélection, 2012 - Suisse romande - Skoda - Buchet-Chastel

Dernière parution - La nuit de la musique - Ed. Encre Fraîche, 2013

Joëlle Stagoll - **HORS DU PÉRIMÈTRE**

Pourquoi l'horreur parfois nous frappe
et parfois pas ?

dans quel périmètre faut-il que les enfants meurent
pour que ça nous émeuve ?

où est la frontière de notre effroi ?

et ces enfants que chaque jour la guerre là-bas
tue ?

là-bas

presque à nos portes

ce n'est pas qu'on en parle pas

aussi

ce n'est pas qu'on ne le déplore pas

aussi

seulement

c'est

là-bas

hors du périmètre

de nos larmes

où est la frontière de notre effroi ?

cependant que nos armes

les armes que nous fabriquons

elles

la passent

la passent sans effroi

la frontière

hors du périmètre

de nos larmes

Stag

Slamé à

Chexbres, 24 mars 2012

Lausanne, au Bourg, 4 avril 2012

Montbenon, au Festival

de la Terre, 9 juin 2012

Lausanne, RTS

(Espace 2, émission Magma)

Festival international

de slam, 22 novembre 2012

Fribourg, 27 septembre 2012

Genève - Musée de la

Croix-Rouge, 26 juin 2013

Née en 1939 à Aigle, Joëlle Stagoll est enseignante et anime de nombreux ateliers d'écriture.

12° sélection, 2005 - Suisse romande

Par dessus le toit - Ed. de l'Hèbe

Dernière parution

Du train où va la vie - Ed. de l'Hèbe, 2009

Fabienne Swiatly - **DU CÔTÉ DES FILLES**

Le mur est haut. Défi. Sauter du mur jusqu'au tas de foin du voisin. C'est haut quand même ! J'ose. Je saute. Ma jupe se soulève, les garçons me raillent : baisse le capot, on voit le moteur ! Je m'en fous. J'ai sauté. L'herbe sèche griffe la peau, grise les narines. Je me retourne vers les garçons qui hésitent, perchés sur le haut du mur. Allez bande de mauviettes ! Et mon frère râle : pourquoi tu joues pas avec les filles ?

Parce que les filles du quartier ne veulent pas rouler en vélo jusqu'à la Moselle.

Parce que les filles du quartier ne veulent pas sauter dans les foin, elles ont peur des araignées. Parce que les filles du quartier trouvent que les garçons c'est bête. Pas moi. Sauf mon frère que je traite d'imbécile alors il finit par sauter ... sur moi. Nos têtes se cognent, on crie, on se donne des coups et ma mère arrive. Elle crie, nous sépare et me ramène du côté des femmes. Il faut étendre le linge et plier les draps. Je l'aide, elle me sermonne. Tu n'as pas honte. Sa voix sèche pénètre loin en moi. Un vrai garçon manqué.

A partir de demain, je n'irai plus avec mon frère. A partir de demain, je jouerai avec Lisette ou Anne-Marie, sinon rien. Demain je porterai un short sous ma jupe. Demain, je serai une petite fille sage : C'est bien compris ?

A partir de demain, je ne serai plus du côté des garçons.



Née en 1960 en Moselle, Fabienne Swiatly vit à Lyon où elle anime des ateliers d'écriture en poursuivant une oeuvre diverse de théâtre, poésie, essais et romans.

19° sélection, 2012 - Rhône-Alpes - Unité de vie - La fosse aux ours

Dernière parution - Annette. Tombée de la main de Dieu - Color Gang, 2013

Lorsque je me tourne vers la France, qui est le pays de la langue, je ne saurais la percevoir comme une terre étrangère. Je lui dois, en effet, une large mesure de ce qui m'a constitué intellectuellement et culturellement. Et c'est là, parmi d'autres, une bonne raison pour considérer qu'il ne saurait y avoir de frontière entre nous. D'autant que l'Histoire a parfois rassemblé ce qui est aujourd'hui séparé. Ainsi, et pour m'en tenir à ce seul exemple, le Pays de Vaud, dès le treizième siècle, fit-il pour un temps partie des États de Savoie.

L'écriture a conforté ce sentiment d'appartenance. (Jacques Mercanton y discernait même un motif l'autorisant à nier l'existence d'une littérature romande spécifique.) C'est que la pratique littéraire n'a que faire d'une délimitation arbitraire du bassin d'expansion de la langue. Et il se trouve sans doute, au-delà des mers et des océans, d'autres auteurs francophones pour revendiquer, plus ou moins fortement, malgré une distance accrue, la même relation fondamentale.

Mais, au-delà des dogmes et des utopies, rien n'est simple en matière de frontière. La perception que nous en avons peut en effet évoluer au gré des circonstances. Ainsi, ma vision actuelle d'une notion plus floue qu'il n'y paraît se trouve-t-elle en totale contradiction avec celle que je puis rattacher à l'un de mes plus anciens souvenirs ; lequel a pour origine un événement, dont le cours des ans n'a pu éteindre le foyer – et le thème qui nous est proposé en ravive aujourd'hui la braise sous la cendre.

Nous sommes le 23 juillet 1944. Dans l'après-midi, en représailles à une action conduite la veille par des maquisards FTP, qui a causé la mort d'une dizaine de soldats allemands, des SS ont bouté le feu au quartier ouest du village de Saint-Gingolph, localité qui possède, comme l'on sait, la particularité d'être située de part et d'autre de la frontière franco-suisse (ce qui, soit dit en passant, a permis à la quasi-totalité de la population de se réfugier à l'est, dans la partie valaisanne de l'agglomération). Comme beaucoup d'autres, ma famille écoute les informations du soir à la radio. Nous y apprenons la tragique nouvelle. Et soudain, la guerre est à notre porte. La situation pourrait, en effet, dégénérer. Nous sortons sur notre balcon lausannois, face au lac. Au loin, sous le Grammont, un gigantesque brasier rougeoit dans la nuit tard venue. Et mon père me porte soudain à bout de bras au-devant d'un spectacle dont je ne puis comprendre la cause – et encore moins les possibles conséquences. Mais il y a le silence ; pesant. Et cette sourde angoisse que mes parents m'auront communiquée sans qu'un seul mot n'ait été prononcé.

Nous fûmes épargnés. On ne s'étonnera pas, cela étant, que j'aie tenu la frontière pour efficace lorsque j'ai pris conscience de ce qui s'était passé ce jour-là. Ne nous avait-elle pas protégés de tout débordement dans une situation où la proximité rendait la menace imminente ? (Du moins, était-ce la conclusion à laquelle, encore

enfant, j'étais parvenu au terme d'une succession de réflexions inquiètes et de déductions sécurisantes.) Mais elle n'en gagnait pas, pour autant, une consistance matérielle. Elle n'avait rien de concret ; et il aura fallu que nous commencions à voyager à l'étranger pour qu'il en aille autrement. Je n'ai pu, dès lors, concevoir ce rempart salvateur sans bornes, sans barrières, sans drapeaux et sans postes bien gardés se faisant face comme chiens de faïence. Et cela devait durer des années, car le contexte de la guerre froide n'était guère favorable à la mutation d'une vision convenue ! C'est pourquoi, jusqu'à l'orée de l'âge adulte, je n'ai jamais passé devant des douaniers (et les nôtres ne faisaient pas exception) sans éprouver qu'était en jeu quelque chose d'essentiel. Veilleurs vigilants, aux confins, je leur attribuais de sombres et nécessaires desseins. Ainsi, chaque passage de frontière fut-il longtemps une circonstance propice à une crainte obscure, irréfléchie – quand bien même je n'avais rien à redouter, ni même, le plus souvent, à déclarer !

Bien des choses ont changé, depuis. La frontière continue certes d'exister, mais elle n'a plus vraiment la même réalité, à mes yeux. Aussi bien, lorsque je sors de chez moi ou quand j'y reviens, je m'impacienterais volontiers d'un contrôle policier ou sécuritaire, dont la durée excède ce qui me paraît usuel ou nécessaire ! Ce qui pourrait se produire parfois dans les interminables files des aéroports, mais guère dans les trains où les formalités se résument souvent à la ronde d'un chien renifleur de drogue que mon bagage indiffère. En sorte que, le plus souvent, je franchis, puisqu'elle se passe encore, une frontière abstraite, sans même y prêter attention – ou alors en constatant que les postes d'antan sont de plus en plus souvent désaffectés. (Mais je n'oublie jamais qu'il en est d'autres, de par le monde, qui sont les portes du refuge – et de l'exil.)

Lettres frontière, alors ? Oui, si c'est indiquer, d'une manière synthétique, que les premières ont pouvoir d'abolir la seconde ou, du moins, d'en faire résolument abstraction le temps d'une manifestation littéraire ; laquelle réaffirme, par la vertu de livres d'expression française, l'existence d'un lien naturel et puissant, dont je ne puis me passer. L'appartenance qu'il cautionne m'est même de plus en plus nécessaire. Car, comment ne pas éprouver que mon petit pays, soumis aux vicissitudes que l'on sait, rétrécit comme une peau de chagrin au cœur de l'Europe ? Sa frontière, qui du coup se rappelle à mon bon souvenir, le serre de plus en plus à la gorge ; ce qui ne va pas sans provoquer le sentiment d'un isolement progressif, qu'il m'arrive de trouver déprimant. Alors, écrire dans la langue commune, m'y trouver largement accueilli grâce à un projet culturel qui a fait ses preuves, aménage un espace où je respire mieux – ce par quoi j'entends : dans l'espace agrandi à la seule dimension qui m'importe vraiment.

Né en 1940 à Lausanne où il a exercé la charge de juge, Pierre-Alain Tâche ne s'est jamais éloigné de la poésie, en étant un des responsables de la revue des Belles Lettres et en s'y consacrant désormais.

6° sélection, 1999 - Suisse romande - Etat des lieux - Ed. Empreintes

Dernière parution - L'idée contre l'image -Ed. Zoé, 2013

Je suis une boule à l'intérieur d'une bulle. Mouillée. Un grain de raisin. Et moi dedans.

Des sons me parviennent. Assourdis. La musique d'un monde dans lequel je ne suis pas. D'un autre monde. J'entends, plus proche, un battement. Continuel et rassurant voum-voum voum-voum voum-voum.

Mon seul compagnon est un serpent d'un rouge luisant. Il sort du velours de la paroi, telle une rivière entre les rochers de sa source. Sa tête est fichée dans mon ventre. Lorsque je l'effleure, il frémit sous les doigts.

Je ne suis pas prisonnier. Je suis protégé.

De quoi dois-je être protégé?

Je ne sais rien du dehors. Je n'ai pas le désir de savoir. Je n'ai aucun désir. Je danse, je souris, je dors. Je bois le liquide chaud et salé de la bulle. Je danse, je souris, je dors. Je suis dans un rêve permanent. En apesanteur. Ma bulle se promène. Une voix lointaine chante et rit, et moi je danse, je souris, je dors.

Jusqu'à ce jour où je n'ai plus la place de danser. De déplier le coude ou la cheville. Me voici collé contre la paroi, bras croisés sur la poitrine, genoux sous le menton. Est-ce le grain de raisin qui s'est rétracté ? Et le serpent, si imposant, comment a-t-il rétréci à ce point ? De python le voici couleuvre.

Si c'était moi qui avait ... grandi, grossi ?

Et que s'est-il passé pour me retrouver ainsi à l'envers ? Ma tête heurte maintenant quelque chose de dur. Une dureté d'os.

Quel est cet indicible chamboulement d'écume et d'étoiles ? Le corps vernissé du serpent ondule devant mes yeux mais je n'ai plus la liberté de le frôler des doigts. Bientôt je n'aurai même plus l'espace pour sourire. J'attends. Tête en bas, serré dans ma bulle, j'attends. Je ne sais pas ce que j'attends.

Un autre jour nuit, un autre, vraiment ? le battement s'amplifie et n'a plus rien de rassurant. VOUM-VOUM VOUM-VOUM VOUM-VOUM. Je me réveille. Le grondement emplît mes oreilles, fait vibrer ma nuque et mes vertèbres.

C'est alors que l'inimaginable se produit. Sans que rien ne m'ait préparé, si ce n'est l'accroissement de mon corps. Une faille minuscule s'ouvre dans l'os que je pensais inébranlable. Le mouvement est imperceptible mais je sens la faille s'élargir contre la membrane de mon crâne.

Et par cette faille, en quelques secondes, l'eau s'enfuit ! L'eau qui me baignait, me nourrissait et me gardait des chocs. Et cela s'écarte, s'écarte encore ! Je vais tomber, aspiré par le vide. Un vide insondable. Je vais tomber !



De quoi ai-je été protégé jusqu'à présent ?

Les parois de la bulle ont durci. Elles écrasent mon corps. La porte est désormais grande ouverte; Mon coeur bat comme un fou sous les côtes, s'accordant comme il peut à l'autre battement.

Paupières crispées et poings serrés, je résiste, je résiste. Je veux rester boule à l'intérieur d'une bulle. Seulement sourire, danser, dormir.

Mais quelque chose de plus fort me pousse, me pousse toujours plus bas. Un cri très long me parvient alors, de gloire et de douleur . Lancé par la voix qui jusqu'à présent chantait, jusqu'à présent riait. Et ma tête, comment est-ce possible ? Ma tête franchit le seuil. Mon corps est dans la bulle, ma tête dans l'autre monde! Je reste bloqué dans l'étroit canal. Plus haut le cri n'en finit pas; Une note unique et puissante, d'appel et d'effroi, tandis que mon coeur explose.

Revenir en arrière est impossible. Rester dans l'entre-deux est impossible. Le cri me déchire le coeur et les tympans. La bulle ne veut plus de moi . Elle presse mon ventre, elle presse mon dos. Je dois passer pour ne pas mourir. Mes épaules minuscules soulèvent ma planète originelle. Arcbouté je tape des talons contre la paroi pour sortir de là.

Je glisse dans l'inconnu. Dehors tout entier. Quittant pour toujours le lieu de la fidélité.

Je serais tombé dans le gouffre si d'énormes mains ne m'avaient recueilli. Elles me séparent du serpent et à mon tour je crie. Pour la première fois je crie, je crie!

Nu, seul, désespéré. Expulsé de la souveraine protection;

Je crie pour la lumière blanche qui me perce les yeux. Je crie pour l'air sec et glacé qui me gifle, et le vide sous mes pieds. Je pourrais dans mon innocence crier durant des heures .

Dans le pays où je viens d'arriver, j'ai froid et j'ai faim et j'ai peur. Je suis couvert de sang. Tant d'extrême solitude.

Mais l'on me dépose sur la douceur d'une peau. Un souffle chaud caresse le duvet de mon crâne. Et voici que l'on me nomme et que le jour est dit. Les premiers mots de mon histoire s'écrivent sur le bracelet que l'on noue à mon poignet. Les premiers mots de mon histoire s'inscrivent dans la mémoire du monde.

Sourire, danser, dormir. Et puis marcher. Marcher jusqu'à...

Née en 1952 à Lille , Marie-Claude Vincent vit en Isère.

4° sélection, 1997 - Suisse romande - La nuit du privilège - Ed. Le temps qu'il fait

Dernière parution - L'ombre portée - Mercure de France, 2000



Cher Jacques,

Dès que je me suis mis à rédiger ce petit texte sur la frontière, j'ai pensé à toi. J'ai marché sur la frontière. Longé des rives. Suivi des lignes de crêtes. Je me suis assis sur des bornes. J'ai imaginé en pensant à toi que les broussailles fumaient et que des flammèches scintillaient au ras du sol sur la ligne frontière comme si la terre elle-même léchait mes semelles en dressant partout de petites langues de feu. J'ai vu la frontière flamber en pensant que tu étais mort.

Ils ont dit qu'on ne la verrait plus, qu'on n'y penserait même plus. Qu'elle est sur le point de disparaître. Ils ont dit qu'on s'y rendrait peut-être bientôt comme on se rend au musée le dimanche par les jours de pluie. Et c'est vrai que la frontière a pour ainsi dire disparu, que des dizaines de milliers de gens la franchissent chaque jour pour se rendre à leur travail, puis pour rentrer chez eux, alors que d'autres, ceux de l'autre pays, roulent en longue file dans l'autre sens chaque samedi pour acheter tout ce qui coûte moins cher de l'autre côté. Les barrières sont toujours levées et les gens ne voient plus un douanier.

La frontière n'existe plus. Mais n'a-t-elle jamais existé ? Une route qui continue. Des broussailles. Une prairie. Un cours d'eau. Une ligne de crête. De hautes montagnes. Bien sûr qu'elle existe ! Il suffit de compter les bornes et les kilomètres. Il suffit de la parcourir. Mais sans bornes, sans barrières, sans limites, sans douaniers on ne la verrait pas. Et moins les gens la voient, plus ils la sentent et plus ils la veulent.

En 1991, lorsque la Suisse célébrait son 700^e anniversaire, j'en avais suivi quelques portions en compagnie de notre ami commun Jean-Luc Cramatte qui s'était fixé pour règle de poser son trépied sur la frontière exactement, l'objectif toujours tourné en direction de l'étranger. La Suisse compte 734 kilomètres de frontière avec l'Italie (la plus longue), la plus courte, avec le Liechtenstein, représentant 41 kilomètres, à peine plus avec l'Autriche, alors que la France et la Suisse se côtoient sur 572 kilomètres et la Suisse et l'Allemagne sur 346 kilomètres. Ces kilomètres tracent une limite au centre de l'Europe et cette limite forme un dessin qui s'appelle Suisse. Ce dessin ne dit rien des langues, ni de l'histoire, ni des mentalités, ni des guerres, ni des accords et des désaccords qui l'ont constitué. Il est visible, sur les cartes, évident, bien que « la libre circulation » tende à rendre ce trait quasi transparent.

En 1991, Cramatte voulait traiter de la frontière par la semelle et le regard. Ce n'était pas les points de vue qui manquaient. Pour poser le pied dans les Alpes, sur un point précis de notre sublime Frontière, il n'a pas hésité à monter dans un hélicoptère. Muni d'une lettre de recommandation délivrée par l'Administration fédérale des douanes, et d'une carte, il s'est lancé dans le dédale des frontières suisses. Il n'y a rien



de tel que de suivre une frontière exactement pour donner une impression d'errance et passer pour un type bizarre aux itinéraires incohérents, ivre peut-être, à moins qu'il ne s'agisse d'un espion de bande dessinée complètement ahuri. On a beau ne pas la voir, la frontière est quand même gardée et fréquentée de loin en loin par des garde-frontières, ne serait-ce que pour entretenir les bornes.

Fasciné par sa démarche, je m'étais joint à lui pour quelques-unes de ses déambulations, alors que tu l'escortais sur d'autres chemins. Nous avions mission de faire récit. Je me souviens en particulier d'un soir de janvier 1991 à Kreuzlingen, au bord du lac de Constance, qui touche la ville allemande du même nom. D'un point précis de la frontière, Jean-Luc voulait photographier une vague passe frontière et recourait à mes services pour tenir le flash. Pour parler de frontière, il photographiait une vague, dans une bise glaciale, alors qu'au même moment les Américains faisaient souffler la Tempête du désert en Irak et commençaient à bombarder Bagdad parce que Saddam avait franchi les limites du Koweït avec ses chars. Cette fois-là, notre portion de frontière allait de Zuchzach à Balzers.

Je revois encore la borne no 24 de Diepoldsau installée sur un îlot minuscule au milieu du Rhin, oui, 24, j'en suis sûr, cela ne s'oublie pas. Des canards s'y chauffaient au soleil alors que la pellicule de glace qui s'était formée sur les eaux basses s'évaporait, ajoutant une note fantasmagorique à la vision de cette borne dressée au milieu du fleuve. On se rendait tout de suite compte que les douaniers abordaient régulièrement sur l'îlot pour entretenir la borne no 24 avec amour. La ligne de frontière se situe au milieu du fleuve, invisible, si bien que le moindre îlot, comme chaque pont enjambant le Rhin, permet de réaffirmer son existence.

On a beau dire, la frontière finit toujours par flamber dans l'actualité. Elles brûlent aujourd'hui dans ma mémoire, ces promenades sur la frontière exactement qui n'ont jamais donné lieu au livre que nous prévoyions. Mes textes (les lettres que je t'écrivais au hasard des bornes) existent peut-être au fond d'archives inexplorées, aussi bien que les lettres que tu m'écrivais. Disons que ce texte est une lettre tardive que je t'adresse vers l'Au-delà où je pense que la notion de frontière n'existe plus ou prend de toutes autres dimensions.

En toute amitié

P.S. : Cette lettre s'adresse à Jacques Sterchi (1963-2011), journaliste, critique littéraire, responsable de la rubrique culturelle du quotidien La Liberté, auteur d'une dizaine de livres.

Les photographies de Jean-Luc Cramatte ont été exposées en 1991 dans le cadre de l'exposition « Voir la Suisse autrement », pour le 700^{ème} anniversaire de la Confédération. Ces photographies font partie d'un dépôt à la Fondation suisse pour la photographie - Fotostiftung.ch



Né en 1950 à Neuchâtel , Jean-Bernard Vuillème est journaliste et critique littéraire parallèlement à son métier d'écrivain.

2° sélection, 1995 - Suisse romande - Lucie - Ed. Zoé

Dernière parution

M. Karl & Cie - Ed. Zoé, 2011

FRONTIÈRES

Ombres ou lumières
Affût des désespoirs
De ceux qui s'obstinent à croire...
Lieu magique
où se jouent des destins
bien souvent tragiques

Mais lien aussi bien ,
croisée de chemins,
croisée de couleurs ,
d'espérances, de peurs,
de langages et d'espoirs,
de nuits frémissantes et noires

Même abolies, elles subsistent,
parfois imperceptibles,
comme tout passage,
du jour à la nuit , du blanc au noir,
de la mer au ciel, du permis à l'interdit,
du vivant au néant,
du visible à l'invisible,
de la vie à la mort...

Tant qu'il y aura des hommes,
il y aura des frontières,
celle de toutes nos limites,
nos tabous, nos imperfections,
mais aussi
celles de nos rêves,
de l'inaccessible

Claude Portmann Pruvot
Vice-trésorière de Lettres frontière



Michel Arrivé - Propos frontaliers, en hommage à la mémoire d'un illustre frontalière : FERDINAND DE SAUSSURE	7
Danielle Bassez - LA PEAU	9
Joël Bastard - LE PONT MATHURINE	11
Katherine L. Battaiellie - TROUBLANTES FRONTIÈRES	14
Delphine Bertholon - PARIS XI^{ème} 18 AOÛT 2013 EXTRA OLD CAFÉ	16
Yves Bichet - LA LIGNE IMAGINAIRE	19
Jean Noël Blanc - MAUREEN ET L'HOMME TRISTE	22
Anne Brécart - NATURE	26
Jean-Jacques Busino - AINSI PARLAIT LE VIEIL HOMME	29
Nicolas Couchepin - DEUX FRONTIÈRES	33
Ananda Devi - CONFINES ET DÉCOUVREURS	36
Sylvie Doizelet - HUIT DÉBUTS DE ROMAN	38
Carine Fernandez - LA FRONTERA	40
Gisèle Fournier - FRONTIÈRE : UNE TRAVERSÉE DU MIROIR ?	43
Philippe Fusaro - LA LIGNE ROUGE	44
Gilles Granouillet - TIMOTÉI	45
Jean-François Haas - DE QUELQUES FRONTIÈRES	48
Bruno D'Halluin - VINGT ANS...	50
Franck Herbet-Pain - FRONTIÈRES	52





Brigitte Kuthy Salvi - AUX FRONTIÈRES DE L'INTIME	54
Brigitte Kuthy Salvi - A LA FRONTIÈRE DES JOURS	56
Michel Layaz - MES PREMIÈRES FRONTIÈRES	57
Jean-Yves Loude - MAUDIT PASSEUR	59
Annik Mahaim - ABÉCÉDAIRE LAPIDAIRE DES FRONTIÈRES	60
Jérôme Meizoz - L'ÉCRIVAIN FRANCAIS	64
Geneviève Metge - LA FRONTIÈRE	66
Georges Ottino - FRONTIÈRES	67
Rose-Marie Pagnard - EN BORDURE DES JOURS PAISIBLES	69
Franck Pavloff - LE CHAPITEAU DES UTOPIES	71
Isabelle Pinçon - D'APRÈS... Régis Debray (« Eloge des frontières »)	74
Daniel de Roulet - PASSAGE DE FRONTIÈRE	76
Jane Sautière - DE L'AUTRE CÔTÉ	78
Olivier Sillig - LIGNES FRONTIÈRES	80
Joëlle Stagoll - HORS DU PÉRIMÈTRE	82
Fabienne Swiatly - DU CÔTÉ DES FILLES	83
Pierre-Alain Tâche - UN INCENDIE	84
Marie-Claude Vincent - JUSQU'À...	87
Jean-Bernard Vuillème - LETTRÉ TARDIVE DE LA FRONTIÈRE	89

Imprimé par Marc Guillaudot imprimerie à Varennes-Vauzelles - Février 2014







Rhône-Alpes



fondation suisse pour la culture
prohelvetia

ville de
Saint-Étienne



AVEC LE SOUTIEN
DE LA
VILLE DE GENÈVE



Lettres frontière a pour partenaires institutionnels les villes d'Annemasse, Genève, Nyon, Saint-Etienne et Thonon-les-Bains, la Région Rhône-Alpes, la Direction Régionale des Affaires Culturelles Rhône-Alpes du Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC), l'Assemblée des Pays de Savoie, le Conseil Général de Haute-Savoie, le Canton du Valais (Médiathèque Valais), l'État de Vaud (Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne), et le Conseil du Léman. Elle bénéficie aussi du soutien financier de ProHelvetia (Fondation suisse pour la culture) et de la Fondation Leenaards.

ISBN 978-2-9547084-0-9

Prix : 8.00 € / 10.00 CHF